

Nous voici alors sûr le pavé de la grande
rue et de suite nous nous mettons en
quête de chercher de chercher notre caserne
qu'un passant obligeant nous montre
à gauche au bout de la Saône au pied
du fort Saint-Jean.

Mais après nous avoir porté, entré
sur le registre on nous laisse notre li-
berté jusqu'au lendemain matin 8 h.

Il va sans en dire qu'on en profitera
bien vite pour passer ce temps en ville
et (voir) un peu, sans toutefois nous
aventurer bien loin, dans la crainte
de nous égarer. On put encore cou-
cher dans un petit hôtel du quai de
Pierre-Seize, ce jour là, puis ce fut fin
la caserne, nous accablerez définitive-
ment dès le lendemain 17 décembre.

* * *

Les recrues ne furent pas laissées
à Paris, on nous conduisit immédia-
tement dans une école, transformée
en caserne, en plein quartier royal,
la Croix-Rouge. On fut habillé,
équipé, et chaque jour, on nous con-
duisait sur la place du Clos-Jour,
pour y apprendre les premières no-
tions de l'exercice.

Il y faisait bien froid et le

Justit nous paraissait bien lourd et bien encombrant, dans nos mains, malhabiles. Quand arrivait 5 heures on était bien heureux d'avoir un moment de liberté. Jusqu'à 8 heures heures. Si l'appel ou il, ne faut pas moniques. Se réintègrer la caserne sans peine. Du bon surtout lorsqu'on est bien.

Je me trouve la avec plusieurs camarades du pays, affectés comme moi à la 28^e compagnie, et chaque soir on descend faire une sortie, chez M^{me} Guenard, qui tenant un petit caboulot dans la montée des Carnielles, ou, en descendant un petit vers on subissait pour un moment les ennuis du mis-
 sion. Quelque fois aussi nous mon-
 tions vers le grand boulevard de la Croix-Rousse.

Je fus bien étonné de voir comment et disposés cette porte de la ville; chaque un se trouva à un étage supérieur à sa voi-
 sine, ce qui nécessite la présence d'un grand nombre d'escaliers pour accéder de l'un à l'autre.

Nous pourrions ainsi à Lyon, un huitième de jour, puis une fois tout équi-
 pes, on nous dirigea sur le camp de la Valbonne, dans le département de la Gironde ou nous devions faire notre instruction militaire.

II. A la Valbonne.

* * *

Nous partîmes de Lyon par un jour de pluie, la marche de la caserne à la gare de la Guillotière fut bien longue pour les jeunes bleus, comme nous, non encore exercés au port du sac.

Nous avions presque toute la ville à traverser. On s'installa, tant bien que mal, dans des wagons à bestiaux, et nous voici roulant à travers les marais de la Dombes, vers la Valbonne, ce célèbre camp d'exercice, situé dans le canton de Montluel, en Bugey et près du confluent du Rhône et de l'Ain.

On arriva dans la nuit, et de nuit on nous conduisit à nos baraques. On se s'installa du mieux que l'on put, seulement. Le matériel de couchage était plutôt rosi, on dut s'arranger pour commencer, à coucher plusieurs sur la même paillasse, et par terre, comme de juste.

Le lendemain matin, je pus me rendre l'air de l'air immense, la terre, cette plaine, rigoureusement horizontale, au sol, rouge sans le cailloux blanc.

et de quelques maigres brissons sabougin.
Du matin au soir, nous allions à l'exercice et par n'importe quel temps, et je songe encore, à ces manèges d'armes, immobiles, dans le bled, les pieds gelés et le nez à tous les vents quand, la culasse du fusil vous colle aux doigts.

Pendant chaque fois réglementaire de 10 minutes, des mercantins, venaient nous vendre des broches de vin ou du café.

Chacun y courait et se restaurait selon ses finances.

La nourriture à la compagnie, laissait beaucoup à désirer, peu abondante et fort peu bonne; quand au finant nous en touchions un quart, soigneusement baptisé, tous les jours le matin, c'est à dire le vendredi soir.

La vie au camp était bien monotone, aucun distractif, si ce n'est, qu'une petite promenade en ville le soir ou bien le dimanche, après midi.

L'appellation « en ville » est bien un peu exagérée pour la Vallbonne, et ceux qui n'y connaissent point es pays, pourraient croire à bien autre chose.

x x
x

Bourg. Mais par contre, combien d'aimables, charmantes, malgré l'as de carreau, les longues marches dans la plaine du Bugue, quand il faisoit beau. On traversait, de jolis villages aux coquettes maisons, peintes, de blanc et jaunes ou de roses, et on pendait sous l'auvent de chaque porte, de belles têtes de maïs bien mûres et bien dorées. Les cotéaux sont couverts de vignes, et on sent, ici le pays du soleil. Parfois, nous franchissions le Rhône, sur le grand pont suspendu entre Jons et Ballan, et on faisait une étape, en Dauphiné. Les villages de ce côté, sont coquets aussi, et plus propres que de l'autre, plus de verges ni de maïs, mais de grands troupeaux de moutons, noirs. On voit vers le sud-est, la chaîne des Alpes étincelant au soleil.

Quand, nous allions du côté d'Ambrion, on traversait au pas cadencé, la gentille petite ville de Meximieux, avec ses maisons blanches, et jaunes aussi comme toutes celles du Bugue, et qui dominent à quelques cent mètres au nord-ouest, le vieux bourg-fort de Perronne, perché comme un nid d'aigle au sommet d'un étroit cotéau, et encore entouré de ses remparts et de ses

murs, comme au moyen-âge. J'ai Jean
Nous revenions par Charnoz, J'ai Jean
de Nioz, au bout de l'Ain, ou
Polley.

Plus d'une fois on rattachait avec
les pieds « en marmelade ». Ce jour-là
on ne pensait qu'à sortir après la
soupe, car on en avait bien assez.

Chaque dimanche, on nous réunis-
sait dans la cour à 8 heures, et un
gradot nous conduisait en corvée de
lavage vers les bords du Rhône, il y
avait bien 4 kilomètres. Souvent
l'eau était bien froide, et la liquet-
te était bientôt lavée, ^{tenue}

Sur les derniers jours, on nous fit
faire beaucoup. Je servais en campagne.
Cela ne me déplaisait pas trop. J'ai
« la petite queue » avec des balles à blagues
à travers les bosquets, bouffes des bords
du Rhône. Comme j'étais classé, «
bon tireur » je me trouvais souvent. Le
patrouille en avant de la colonne,
et qui me permettait un peu plus de
liberté et aussi moins à courir.

Nous allions aussi, très souvent au
tir réel avec chaque paquet de cartouches
tantôt au stand pour le tir réel,
tantôt en terrain libre pour les tirs à
longues distances sur silhouettes en bois
on tirait sur toutes les positions, »

début, à genou, ou bien se couché.
Pour mon compte je fis toujours, et
très bons tirs, et je me souviens qu'il
fais (balai) qu'une seule fois, et c'est
un jour qu'il faisait un grand vent.
Ce jour-là personne ne tira bien.

Quand vinrent les premiers jours
de Mars, on demanda dans chaque
compagnie des volontaires pour former
le corps expéditionnaire d'Orient.

Cous ceux de mon escouade se firent
inscrire. Mais après avoir consulté
mon camarade Messon, qui était à la
O^e nous convinrent ensemble, de nous
y laisser aller s'il le fallait, mais de
ne rien demander. Seulement voulu
qu'un beau jour malgré ça, on me
designa quand même pour y partir.

J'étais déjà affecté à ma nouvelle com-
pagnie quand tout à coup, par un re-
versement subit, on rappela à nouveau
la liste et je ne me trouvais plus partant.

Je me souviens qu'il en fut même
très dépités sur le coup, car la perspec-
tive d'aller la bas en Orient m'avait
tout à fait, réellement fasciné.

Mais, ai remarqué qu'on s'a-
vait souvenu plus tard qu'on a eu par
fois de folles idées. Cette fois-ci fut
ce qui arriva, car j'ai après plus tard
qu'une grande partie de ces pauvres

camarades, partis la bas périrent en débarquant sur la côte des Dordonnelles.

Dans quelques jours après ce détachement fut habillé, équipé à neuf et dirige sur Marseille.

On remarqua beaucoup les nouveaux costumes, bleu horizon qui venaient se paraître, et qui nous semblait tout bizarre.

Cet hiver de 1914-15, à la Valbonne fut très mouillé, un peu de neige, mais surtout beaucoup de pluie.

x x
x

III. — Retour à Lyon.

x x

Vers le 1^{er} avril notre instruction fut jugée terminée et on fut dirigé sur Lyon ou nous descendîmes, cette fois en gare de Perrache. On fut installé à la caserne de Serin, on y tint le dépôt, permanent du régiment.

Pendant tout le mois d'avril, on y mena une belle vie, le temps était magnifique, et nous allions tous les jours en marche, dès le matin, à travers l'incomparable paysage de l'Ouest Lyonnais, ou sur les charmantes rives de la Saône. Le soir, on paraissait pas fatigué, quand on montait par la rue St-Pierre-le-Vieux, la place des Pyramides, Ceully, Pont d'Ceully, Cassin la Demi-Lune, et qu'il s'y revenait tranquillement par la Duchère et Champagne, à travers les jardins, les villas, les bosquets et les vergers tout couverts de fleurs. Quelles bonnes poses, qu'on on s'arrêtait à la Demi-Lune ou bien à Champagne. Tantôt, c'était une montée dans les Monts d'Or, tout aussi riches et aussi beaux, on passait, et

camarades, partis la bas périrent en
désbarquant sur la côte des Dordan-
nelles.

Dans quelques jours après ce
détachement fut habillé, équipé à neuf
et dirigé sur Marseille.

On remarqua beaucoup les nouveaux
costumes bleu horizon qui venaient
de paraître, et qui nous semblaient
tout bizarre.

Cet hiver 1914-15, à la Val-
bonne fut très mouillé, un peu
de neige, mais surtout beaucoup
de pluie.

x x
x

III. — Retour à Lyon.

x x

Vers le 1^{er} avril notre instruction fut
jugée terminée, et on fut dirigé sur Lyon
ou nous descendîmes, cette fois en gare
de Perrache. On fut installé à la caserne
Le Serin, où se tient le dépôt permanent
du régiment.

Pendant tout le mois d'avril, on
y mena une belle vie, le temps était
magnifique, et nous allions tous les
jours en marche, dès le matin, à tra-
vers l'incomparable jardin de l'Ouest
Lyonnais, ou sur les charmantes rives
de la Saône. Le soir, paraissait pas
loin, quand on montait par la rue
St-Pierre-le-Vieux, la place des Pyrami-
des, Ceully, Pont d'Ceully, Cassin
la Demi-lune, et qu'il s'en revenait
tranquillement par la Duchère et
Champagne, à travers les jardins,
les villas, les bosquets et les vergers
tout couverts de fleurs. Quelles bonnes
foies, qu'on on y arrivait à la Demi-
lune ou bien à Champagne.
Bientôt, c'était une montée dans
les Monts d'Or, tout aussi riches
et aussi beaux, on passait, on

Saint-Bombert. - 1^{er} Didier, 1^{er} Cyr - au -
Mont-d'Or, Limonest, Collonge St.
Cyprien - au - M^{re} d'Or. On bien citait
la rive gauche de la Saône, par les quais
de Cuire, Fontaines - 1/2 Saône et Neuville
et retour pour le camp de Sabonnay.

Un matin, on nous mena jusqu'au
sommet du Mont leindre, une des
principales crêtes des Monts d'Or, il
pleuvait un peu, mais on prit bien
chacun quand même pour monter.
On fit la pose, la nuit, la vue y
est magnifique sur la vallée de la
Saône, Lyon et la plaine des Dombes,
avec la vallée de Crivoux.

J'arrivai aussi plus tard
que mon escouade fut consignée,
en raison d'un cas d'oreillons, alors
comme nous ne pouvions pas aller à
l'exercice, on allait chaque jour sous
la conduite d'un sergent, faire une
promenade en ville, ou bien jusqu'à
St. Barbe. Arrivés là on buvait une
chope sous la tonnelle d'un café, au
bord de l'eau, en contemplant la mer-
veilleuses beautés, de ces berges roman-
tiques, qui sont de délicieux pids
de verdure. S'on émergent ça et là
des ~~coques~~ villas blanches en roses
et qui se miraient et tranquillement
dans les eaux calmes et tranquilles.

La Saône paisible et lente.
Chaque soir, on fait régulièrement un
tour en ville sans jamais aller beau-
coup plus loin que les barreaux et
Bellevue.

Outre mes 2 camarades Noiretère
et Nesson, il y avait encore, Pierre
des Mines et quelques autres.

Hélas, pas un seul de ces pauvres
camarades n'est de ce monde aujourd'hui
tous sont restés dans l'horrible
tourmente.

Un jour, nous sommes allés Noire-
tère, et moi, jusqu'à 1^{er} Genis-Saval,
voir dans un hôpital son père qui
était soigné pour la typhoïde.

C'était une agréable promenade
à travers le sud lyonnais, et c'est tou-
jours une grande joie de revoir un
instant, quelqu'un du pays.

x x

Souvent l'après-midi on allait
faire un peu d'exercice sur les glacis
du fort la Duchère, ou bien la nuit
vers celui de Montessuy, au sommet
du plateau de la Croix-Rousse.
Je noterai en passant, que c'est de
Montessuy sur les bastions avancés
de la ligne de Bel-Air que l'on a
une des plus beaux panoramas de
la ville de Lyon, et de la plaine de l'est.

Bien des fois pendant la nuit je
 me suis assis là sur l'herbe et
 j'admirais en silence cette vaste et
 grise fourmilière offrant les innombrables
 toits d'une agglomération de près de
 600.000 âmes. Le large cours du
 Rhone, décrivant sa boucle au pied
 du fort, et offrant, vers le sud, la
 belle coupure de ses 14 ponts, les
 clochers, les flèches, les dômes et les
 monuments divers émergeant de
 cette masse vaqueruse et confuse.
 La fine et gracieuse coupure de la
 colline de Fourvières, avec sa haute
 tour métallique, et sa merveilleuse
 basilique, tandis que sur la rive
 gauche, du Rhone, et se prolongeant
 très loin dans la plaine Dauphinoise
 tout un monde de hautes cheminées
 d'usines jette sa noire fumée au dessus
 de la Guillotière, de Montchat, Mordorin,
 Veyrier, St-Pons, Cusset, Villur-
 bayne, etc... Vers le sud, après le
 confluent du Rhone et de la Saône, le
 fleuve apparaît, fuyant dans l'hor-
 izon comme un large ruban d'argent
 à travers les riants coteaux du pays
 Viennois, à l'est, son cours plus ca-
 pricieux, est semé de grandes îles
 boisées, tandis que dans le lointain

pour delà la Valbonne (dont on aperçoit
 nettement dans le lointain la grande
 tache rouge) apparaissent les premiers
 dépôts ou gorges du Rhone, vers Bellegarde
 les hautes montagnes du Jura et de
 Belfort forment une grande ligne bleue
 à l'horizon, tandis que plus au sud, par
 là les collines de la Dalmie, étincellent
 les neiges éternelles des Alpes, le Javoy
 domine par le massif du Mont-Blanc.

Au pied de la lunette, dans la boucle
 du Rhone, c'est le parc de la tête d'Or
 avec son beau lac au milieu des futaines.

Le coup d'œil est vraiment ravissant
 quand les brumeux cils lyonnais ont
 bien se décider un peu pour faire
 place au doux soleil rochamien.
 mais j'ai constaté, qu'malheureu-
 sement, pendant 6 mois de l'année
 c'est chose assez rare, car pendant
 tout l'hiver, le plus souvent, un
 épais brouillard s'entasse au fond
 des vallées.

Cela dura juste 6 mois puis
 un beau jour sans enier gare on
 nous conduisit à la caserne du
 Bon Pasteur, on on fut habillé
 tout à neuf et équipés des pieds à
 la tête. On resta quelques jours
 encore comme ça à nous préparer.

Puis, quand on eut enfin la four-
niture de guerre complète et nos
musettes garnies de biscuits et de
singes pour un grand voyage, on
nous annonça que nous allions
rejoindre notre régiment au front
qui se trouvait alors en Artois.

IV. En route vers le front.

C'était le 4 mai 1918, on nous
embarqua à la gare Perrache, dans les
voitures heureusement assez confortables
et vous voyez, roulant vers la tranchée
j'étais content de voyager encore.
malgré que le but de la promenade
n'était pas très agréable.

Nous passâmes à Villefranche,
à Roanne, à Mâcon, à Courmou-
tiers la nuit tomba, on ne vit plus que
vaguement la silhouette du pays au
clair de lune. Nous étions à Dijon
vers minuit. et quand le jour parut
nous arrivions à Nuits-sous-Navarin
(Yonne). on nous fit descendre un mo-
ment. Une équipe de territoriaux nous
servit un quart de jus bien chaud.

Puis on repartit par Châtillon-s/Seine,
Château-Villain, Brion et Robert-Espagne
jusqu'à Chaumont, qui faisait régulateur.

Après un court repos le convoi
remisit en marche. on passa à Joinville
où les dames de la Croix-Rouge distribuaient
de nouveau le café sur les trottoirs de la gare.
Puis à St Dizier. où l'on vit, d'innom-
brables usines et fonderies sur les bords
de la Marne. Je me souviens aussi.

qu'à St Pizier, quelqu'un nous avait
donné l'ordre de nous équiper pour
descendre. Mais ce n'était qu'une fausse
alerte — nous étions encore loin de notre
destination, il était 3 heures, on repar-
tit, on vit Reims (Meuse) Givry-
en-Ardenne (Marne), et vers les 5 heures
on entra en gare de Sainte-Menehould.

Dans ces parages ça commençait à
dire de sentir un peu la guerre. On
passa plusieurs fois sur des ponts de for-
tune construits hâtivement après le
départ des Boches, le train allait très
lentement, sur des voies très mauvaises
et on voyait encore dans les talus les
débris de wagons carbonisés. Après à
v. questionnés les employés de la gare
à St. Menehould, l'un d'eux nous annonça
que nous n'étions qu'en guerre, qu'à 7 km en
front et que la ville venait d'être bombar-
dée il y avait quelques jours.

Il avoua que cela nous fit un petit
refroidissement à notre enthousiasme, mais
nous devions bien en voir d'autres.

L'adjudant donna l'ordre cette fois
de nous équiper et le train repartit sur
la ligne de Clermont. Après nous être
un moment engouffrés sous le tunnel
de la Bièvre, on stoppait, à la
gare des Islettes (Meuse). On nous fit
descendre, il pleuvait à verse.

L'adjudant eut (pas au dos) et nous voi-
ci partis, dans la boue jusqu'à la cheville
vers nos combonnements. On traversa
ce gros bourg des Islettes, on l'avait
encore la vie normale, malgré la pro-
ximité de la ligne de feu et de troupes
nombreuses. Mais dès qu'on arriva
au Claon, au Neufon, on ne vit plus
de civils, les maisons portaient la tra-
ge des obus. des tombes isolées ça et
là au bord du chemin et encore toutes
fraîches. nous apprîrent que nous ap-
prochions de la guerre, un groupe de
brancardiers ramenant un mort ou
un blessé sur une civière, au cheu plus
loin nous confirmait cette triste réalité.
La pluie tombait toujours, et qui
apportait encore plus de mélancolie à
ce pays flairant la mort à quelques
pas.

On ne voyait rien car nous mar-
chions dans une de ces vallées profondes
et étroites dominées par des hauteurs en-
tièrement boisées et qui sont le caracté-
ristique et en même temps le seul moyen
de communication de ce pays. L'Argonne
pays d'allures farouches et à mort.
Sous le jour.

La vallée que nous suivions était celle
de la Bièvre, qui mène de Viennes le Château
aux Islettes et à Clermont.

On entendait vaguement quelques coups de feu à travers l'épaisseur de la forêt mais on somme cela nous paraissait beaucoup plus calme qu'on pouvait se l'imaginer; et es calme, à l'approche du feu sous cette pluie fine et triste me paraissait presque magique. L'ajudant nous voyant sans doute quelque peu abattus, voulut nous faire chanter, en marchant comme à la Vallonné pour nous égayer mais ses incitations furent vaines, personne n'y songeait.

Nous arrivâmes enfin à la Chalade, où nous devions coucher cette nuit-là. La nuit tombait et on était bien fatigué. On lui de nous laisser au bas du bourg, on nous fit grimper une côte jusqu'à une espèce de hameau isolé, sur la lisière de la forêt. On fut logé dans les caves les habitations démolies... et je me rappelle que notre adjudant après nous avoir distribué le bon l'eau de certaines sources qui était empoisonnées nous dit ceci :

— Ceux qui veulent être zigouillis, n'ont qu'à venir de la cave pendant la nuit. car on est ici quotidiennement bon. Lardés — Je pensai en moi-même Ca va tarder — Cette nuit-là on n'entendit pas grand chose car, le

pluspart d'entre nous dormirent comme les lions. J'avais mon pauvre camarade Noistern, couché près de moi, et qui avait déjà une forte fièvre; j'ai été ivre quelques jours après, et mourut au bout de peu de temps à l'hôpital de Clermont-en-Argonne. Quant à Nisson, lui il était resté à l'écurie de Serin et ne partit pas avec nous.

Le lendemain je me réveillai un peu plus dispos que la veille, on s'occupa dans chaque escouade à faire la soupe et le feu. Ensuite je visitai un peu les maisons toutes démolies par les arces. On voyait encore ça et là des meubles brisés et éventrés.

C'est à coup sûr voilà que les abus se mettent à pleurer sur la Chalade. Il y a fait environ 10 heures heure à laquelle passait quotidiennement les ravitaillement des troupes tenant le secteur de Polant et de la Tille-Morte. On a beau être malin, ça vous fait tout de même quelques impressions sur l'âme. Siffler les premiers abus à vos oreilles surtout lorsque on voit qu'ils vous sont destinés. Les shrapnells, voltigeaient autour de nous avec un petit bruit sec tandis que de gros projectiles, venaient s'enfoncer dans la terre humide de la prairie et étaient en soulèvement.

d'énormes gabelles de terre.
On ne nous laissa pas moins très
longtemps dans ce coin-là, car des
michis après nous avoir distribué des
couteaux et des cartouches, on nous ai-
guilla dans un chemin creux et mou-
logit à travers le bois de la Chapelle.
La côte était dure, et la chaleur de-
ja assez grande, car on fit beaucoup
de poses. Après avoir redescendu une
pente toujours sous bois nous arri-
vâmes au fond d'un étroit ravin
où je vis à travers le feuillage, une
multitude d'abris, de cognats et de
galeries en branchages étalés en qua-
dres au dessus d'un petit ruisseau
et soigneusement dissimulés à la
vue de l'ennemi.

Parmi ces maisons rustiques,
semblables à un village, nêqes les
poules allaient et venaient.
Les Courtes chousues, dans la forêt,
les Bolants, les 5^e Colonas y avait son
biouac d'alerte. C'est à dire, que pen-
dant, qu'il y avait 1 bataillon $\frac{1}{2}$ en ligne
il y en avait toujours 1, et digne sci.
Quand arrivés là, nous fîmes in-
médiatement riparties dans chaque
escouade. Pour moi je tombai
à la 4^e de la 6^e compagnie.

2^e bataillon. J'avais pour officiers
colonel Courtes, Commandant Chevalier
capitains Vidal, lieutenant, Crequi
sergent Lazare, et X. ... Comme mon
bataillon venait d'arriver, se la
tranchée la veille je restai donc 6
jours avant d'y monter. Après le
rapport, les capitains nous rassembla-
rent sa cognat, et nous fit un petit
discours, il nous parla de nos devoirs
à remplir, et nous orienta, sur les posi-
tions où l'on se trouvait.

Je couchais dans un abri. Si beau-
coupes presque au fond du ravin.
J'avais dans mon escouade un ca-
pitaine, et mon détachement nommé
Pasinge.

La nuit était quelque peu fraîche.
Pour ainsi dire, ce la belle étoile, mais
le plus dur, c'était une armée, les poux
qui des que nous étions couchés, har-
raient l'offensif, et nous devaient lit-
téralement. Il y en avait tellement
qu'on les voyait courir sur le dos de
son voisin, ou sur la traîle infecte
sur la quelle on dormait.

Le ravin des Courtes chousues par
sa position transversale et sa forme très
étroite, avait l'avantage d'être à peu
près complètement à l'abri des obus.
Des balles souvent passaient ou

dessus. Les nous et allaient cogner
avec un petit bûche sur dans un arbre
de la forêt. Quelque fois les obus
fusants venaient aussi éclater par
là, dans ces parages.

V. Dans les tranchées de l'Argonne

Le 6^e jour, les l'auby nous parti-
mes à la tranchée relever le 1^{er} bataillon.
On suit la gorge, les courtines chausses
jusqu'à un endroit appelé les 3 ravins
puis on s'engage à la file indienne dans
un boyau glissant et montant, ou on
peut même chasser avec nos sacs.

Nous nous faufilions ainsi à
travers bois en de grands zig-zags
—, ou plutôt sur la place de ces qui
avait autrefois été un bois.

À chaque instant, un obus arri-
vait, en sifflant, et qui oblige
toujours même involontairement à
baïsser la tête.

Nous arrivâmes enfin au bout du
boyau d'accès et nous prîmes place
chaque compagnie dans sa tranchée
respectives. Ma section se trouva en
2^e ligne, et je fus installé dans
une bonne position : nommée —
Hotel des Poux Boches —, avec
trois autres camarades.

On ne se fit pas trop le mauvais
sang. Nous y avions l'ailleurs pas
grand service à faire, = quelques
heures de garde à prendre chaque

mis le reste du temps on pouvait
rouffler, on faisoit ce que l'on voulait.
Quelques uns jouaient aux cartes.
Moi je m'occupais principalement
à décorer la maison, ou bien à co-
seler des baquets en aluminium.
Je me souviens encore que ce qui
m'a le plus effrayé, c'est quand j'en-
tendis pour la première fois, l'explo-
sion d'une mine.

On entendit un bruit sourd =
Boum... et en même temps
tout trembla en même temps que
re tombait partout une véritable
pluie de terre et de gaillons. J'eus
à un tremblement de terre, et tous
encore à me demander l'explication de
ce phénomène. Quant un ancien, me
dit que c'était un fourneau de mine
que les allemands venaient de faire
sauter.

J'en parlai si vite si facile et n'y
habituer à ce que la car. Dieu sait
si j'en vis sauter, tant des nôtres que
des leurs. Pendant de longs temps
que le reste de la bas — La guerre
en Orghonne était une véritable
lutte de faibles.

Malheur : aux postes qui se
trouvaient au dessus d'une raze,
quand celle-ci était chargée,
tout sautait;

C'est qu'il y avait des bords c'est que le
custer nous apportait la besogne dans
notre camp — nous étions
servis tout comme des bourgeois sauf
en ce qui concerne la propriété de
la voisine, et du service — mais
ceci était un bon petit détail de
la guerre, comme à la guerre — Plus
d'une fois, pendant qu'on mangeait
un dîner ou une soupe quelconque
venait, jeter quelques peu de terre
dans notre campelle parmis le rata
mais, il fallait bien manger
quand même. On allait, de temps
en temps à la corvée d'eau aux
3 ravins, — C'était encore assez loin
aussi on ne la gâtait pas.

Après avoir passé 6 jours
à la tranchée on redescendit pour
d'autres jours au bivouac des Courtès
Chausses. — Nous n'avons perdu
personne à Disconade.

Je croyais qu'on allait pouvoir
se reposer un peu, mais il n'en
fut rien. On fut immédiatement
réquisitionnés pour travailler, sur
ce que terrassèrent d'une route qu'on
construisait, à flanc de coteau au
dessus de nos cabanes, et qui devait
servir de voie au passage de l'ar-
tillerie : de la haute-ligne aux

3 ravins. C'était surtout une roche
tendre blanchâtre mais compacte.
Il y eut beaucoup à déblayer et
remblayer. Il fallut même creuser
un petit tunnel en arrivant vers le
cimetière des 3 ravins. Un jour un
copin y fut écrasé par un bloc qui
se détacha de la paroi.

Nous allions bien qu'il nous arrivait
à la corbe de bois, c'est à dire copier
des arbres dans la partie de la fo-
rêt qui existait encore et les porter à
dos. A l'entrée des boyaux ou ils servaient
à la construction des abris ou des blocs
haus. Cette œuvre était très dure.

Un jour que nous surrions tran-
quillement avec nos bois, le sentier
qui longe le bas du ravin, vint que
nous fumes tout à coup assez su-
rprisement bombardés. Il fallait
voir si les gros noirs raspliquaient
à droite et à gauche et si les éclats
volaient.

Enfin on passa et personne ne
fut touché.

Entre temps, la plupart de nous
occupaient leurs loisirs à confectionner
des bagues avec l'alluminium que
l'on arrachait à la fusée les plus
boches. C'était plus qu'une chance
à l'oeil, chacun, s'en allait de son côté.

avec une pioche, afin de découvrir un
morceau du précieux métal.

On aurait pu croire que nous
avions tous la fureur de l'alluminium.
On bas du ravin, et surtout autour
des cuisines, des forges, et des fonderies
en miniatures étaient fondées.

et coulaient. Du matin au soir, dans
un moule en pierre ou même tout
simplement dans une pomme de terre -
les rondelles qui devaient ensuite sous
la lime devenir la fameuse bague
des branchées, si en vogue en cette
année 1915.

* * *

Vers le 24 mai nous remontons aux
tranchées relever le 1^{er} bataillon.
Cette fois, le service était beaucoup plus dur
et plus sérieux qu'en 1^{er} juin.

On restait tour à tour, pendant
2 ou 3 heures de garde au cricric
et chaque escouade avait son petit
secteur de la ligne à surveiller.

De temps en temps on tirait quelques
coups de feu pour avertir l'ennemi
que nous étions là. et il va sans
dire que de leur côté les boches ne
lassaient rien. Malheur à qui
montrait sa tête au dessus du fil.

rapet. — car. il la descendait bien rapidement — Les quetburs d'en face n'étaient pas aveugle.

Je me souviens qu'une nuit, alors que j'étais en surveillance à mon emplacement, je voulus, à la lueur d'une fusée éclairante, regarder par dessus le parapet, afin de voir, ce qui se passait devant moi. Mais aussitôt une balle pas trop mal ajustée vint siffler à mes oreilles et s'aplatir sur une pierre, avec un petit bruit sec qui vous fait frémir dans le dos. Pas sur le moment mais un peu après quand on songe au danger que l'on a couru. — Pendant la nuit nous avions des periscopes pour observer sans être vu.

Par instants les bombes pleuvaient par la tranchée. Surtout les terribles bombes à queues appelées par nous « toros » (serpents), en raison du bruit qu'elles faisaient pour venir.

Qu'une vingtaine de mètres devant nous, se trouvait un poste d'écoute boche. Un jour comme je les voyais par faiblement remuer le long de mon poste, je m'empressai d'avertir la batterie de machine à tuer qui les avaient capturés.

Mais la mort de nos frères

nous fut rendue, largement qu'est-ce que l'on fait après, à notre tour.

À chaque instant une minute sans trêve, tant de notre côté que du côté adverse, — c'était tragique, mais si l'effet n'avait pas été si terrible et serait été beau de voir mourir, en l'air ces énormes gerbes de terre et de débris les plus divers, qui retombaient ensuite en sombres filigènes.

Un jour, qu'un officier supérieur était venu visiter la tranchée, une mine sauta à ce moment, sous eux, et un officier se sauta fait.

Je avais mon abri sous une espèce de petit tunnel qui allait de la première ligne à la deuxième.

Ce sont les meilleurs abris car si un ours vient à boucher une entrée il en reste toujours une autre.

Un jour, ou plutôt une nuit c'était le 30 mai, à 10 heures du soir, l'alerte fut donnée, les boches sortaient de leurs tranchées pour venir nous attaquer.

On cria tout le monde au créneau et tout le monde courut à son

hoste. Je venais tout juste de
me coucher sur mon lit de cailloux
quand il fallut sauter sur le flin-
got et se réveiller en vitesse.

Pendant un bon moment, fusils
bombes, grenades et autres balançaient
si bien le terrain, devant nous,
que nous ne vîmes aucun boche.
Quand le baf fut terminé, je
retourna me coucher dans mon trou.

Je venais à peine de m'endormir
tranquillement que je fus réveillé
par une soudaine explosion en même
temps que je me voyais enfoncé
comme un renard dans mon trou.

J'entend un camarade blessé qui
crie et en tirant l'œil, je perçois
nettement ces paroles de mort d'homme:
"Aïe un homme se tue, comme ça!
Dieu qu'il se tue, comme ça!"
Je me disais que c'est parce que
je n'ai plus mon fusil, la fusillade
et ne peut être que lui ou Cassin.

Alors figurez-vous que quand j'entendis
dire parler qu'il se tua mort cela me
réveilla tout à fait, et je fus vite
debout pour aller dire au sergent
que je n'étais point tué.

On retourna aussitôt vers le
pauvre Cassin (car c'était lui)
qui était tombé en travers de la

On put enfin trouver sa plaque
et son livret — il était horriblement
pichiquet — la bombe lui avait
tombé juste sur l'épaule — et fut dési-
gné avec un copain nommé Mayet
pour l'emporter jusqu'à l'avant la sa-
gnant au capitaine.

C'était un bien triste corré pour
moi qui n'étais encore qu'un habitué
à ces choses-là.

Je songe encore que le lendemain
en nettoyant le boyaux je trouvais par
tout de ses papiers de papier qui avaient
élaborisé les plans de la tranchée.

C'était horrible.

Dans sa cage un autre cama-
rade fut mortellement blessé par la
même bombe.

Ceci nous faisait donc 2 hommes
se perdus à l'escouade, un autre
fut blessé, et qui fait que nous res-
tions 4 ou 5 tout au plus.

Ce n'était pas le filon pour nous,
car étant moins nombreux, cela
nous allongait sensiblement nos tra-
vers de garde.

Un autre jour une bombe tomba
au dessus de ma cage, heureusement
qu'il y avait assez d'épaisseur de terre
pour me protéger. J'en fus quitte
pour être quelques jours souffrant.

Par bonheur, que mon voisin s'en
faisait venir me trouver dans
mon trou, un peu avant d'arriver
de l'obs. — car son fricot fut brisé
dans sa cognat par les éclats.
Il y a toujours des moments où
l'on a de la veine.

Cussitot... Je courus pour ramasser
l'aluminium, mais je fus en at-
trappe, car la fusée était en fer.

Quel bout de ^{x x} 6 jours le lignes nous
redescendimes au bivouac pour recom-
mencer notre terrassement.

Il faisait un froid magnifique
la chaleur était même assez forte
seulement aux Courtes-Chausses
il y avait assez de grands arbres
pour nous servir d'ombrage.

x x

Devant la rivière sive et l'aranche
de cette sombre Gironne... Je restais
souvent comme fasciné par sa gran-
deur et sa verte beauté.

L'aimais à river souvent sous les
ramures de ces énormes hêtres, au bord
d'un ruisseau fontaine.

Si on avait été le la voix du canon
invisible partant à chaque instant
des profondeurs de la forêt, on ne

Serait jamais eu à la guerre.
Dans ces étendues boisées par le
rouleau, pas de chemins praticables, rien
autour. Je vois que l'immense et
amphitruon solitude de la forêt qui s'é-
tend à perte de vue. — ici les taillis
de des fourrés, ou des cornes, ailleurs
de grandes futaies de hêtres ou de chênes
mais toujours des bois.

x x

Nous restâmes 40 jours dans ces
bois sans voir une maison ni un
civ. — Je jour le Centaure et fut
grand fête aux Courtes-Chausses.
Le matin nous dîmes la messe en
plein air dans un petit vallon, juste
devant la cognat du commandant
Chevalier puis l'après midi la
musique du régiment vint de la
Chapelle, donner un concert sous son
pendant ce temps les faubus roulaient
au dessus de nous dans le ciel bleu.

Dans cet intervalle, on eut un ren-
fort en masse de Lyon, on compléta les
sections. puis on remonta passer
4 jours à la Tranchée. Ce fut en
3^e ligne. — Tout se passa bien.
On nous occupa entre nos heures
de gardes à aider les sapeurs.
Nous sortions la terre à main

saes du fond des sapes, et on la portait dans un entonnoir, souvent assez loin — la nuit on la jetait par dessus le parapet.

Puis on redescendit, mais cette fois on devait changer de section au même temps que de division.

Du secteur 9 on passa au 473, et on fut affecté à la première division Coloniale, 3^e brigade, qui fit partie de la 4^e armée commandée par le général Carrail.

Nous partîmes un beau matin des Courtes-Chaussees et après avoir gravi et redescendu sous bois de pentes escarpées nous arrivâmes à la Chalade. On devait y réunir tout le régiment pour commencer la route que nous devions faire, à pied par étapes. On y resta 3 jours. L'on profitait un peu pour visiter ces vieux bourgs bourgeois aux maisons variées, les gros tonnerres de bois, et les hautes briques rouges, avec une belle église abbatiale et un vieux château contigu qui était transformé en infirmerie. Je visitai le cimetière militaire et je remarquai beaucoup de tombes de soldats de la légion garibaldienne.

Le bataillon portait encore les traces toutes saignantes de la bataille, qui y avait fait rage. Quelques mois auparavant, au moment de l'invasion.

À cette époque, on était encore si près des lignes que des balles venant en exfiltrade du côté de Four-de-Jaris, y tombaient par instants. On avait pour se laver à volonté l'eau claire de la Prieure qui coule à la lisière de la forêt et tout près de l'église.

VI. — Les étapes vers la Champagne

Le convoi se forma, c'était vers le 1^{er} juin nous vîmes partir à la pointe du jour vers les Islettes que nous traversons. J'avis les Sénades, la Contrôlerie, et nous arrivons pour coucher au Piteau, tout petit hameau, totalement perdu au sein des forêts. Le pays est pittoresque, la route de Griaucourt, aux Islettes et passes. La Biesme y coule, et au milieu des maisons et plaines aux symboles de la pomme, il y a un très joli clocher, avec une belle place ombragée.

Nous étions comme étonnés de ne voir des civils et de la vie normale, après avoir resté si longtemps parmi les bois et la mitraille comme des égarés.

Le lendemain on repartit bien avant le jour, en raison de la grande chaleur. On fit 18 kilomètres presque constamment à travers bois et on arriva à Charmontois-l'Abbaye, paisible village, assis tranquillement au bord de l'Aisne.

C'est là que nous devions cantonner seulement. ma compagnie se trouva d'aller un peu plus loin, à Charmontois-l'Abbaye, juste l'autre côté du pont sur la rive opposée de la rivière.

C'était vers l'Argonne, mais plus du tout la même que celle que nous venions de quitter. Nous étions dans le département de la Marne, et au lieu des gorges sauvages et boisées de la vallée de la Biesme, c'est une plaine immense, couverte d'ébroux et de belles prairies, et arrosée par le cours supérieur de l'Aisne.

Cette paisible rivière, dit-on dans le pays, a de grands méandres. Ses eaux dormantes et verdâtres qui encadrent de grands roseaux fleuris sont généralement très profondes. Les Charmontois sont ainsi bâtis sur chaque rive, et abritent de nombreuses familles d'agriculteurs. Il y avait beaucoup de bétail et je remarquai curieusement le pâtre communal, parcourant les aires avec sa trompette pour rassembler son troupeau, qui lui donnait chaque maison.

Mais j'ai constaté que les gens n'y étaient pas excessivement.

hospitaliers - et je n'y fus pas très enchanter de mon séjour dans ce château là.

On y resta 5 jours. nous allions faire un peu d'exercices dans les prés. Ceci nous plaisait pas trop, mais on ne nous demandait pas notre consentement.

Mon escouade était cantonnée chez les bons vœux dans une rue. Les ombages s'annonçaient au bout de la rivière. Je n'ai couché qu'une nuit sur le grezier - car le trouvaient infecte. Je n'ai donc pas préféré ainsi qu'il beaucoup se recommander à la belle étoile sous les pommiers.

Je me souviens qu'un matin j'ai fait bien dormir les mes réveillés très loin de l'endroit, où je m'étais couché. Comme c'était presque au bord de la Disme, j'aurais pu faire un bain involontaire.

Nous faisions causer les habitants au sujet de l'invasion allemande de 1870. Un bonhomme me raconta même qu'il y avait des braves gens dans les Allemands - la plupart des gens nous étaient dévoués - presque carrément hostiles. Il y avait chez nos hôtes une

.. de la promenade, forger un cou à cela. Le fourbillion de l'ouvrier soulevé par tout un régiment et ses bagages et l'écouillante et révélation d'un sol nu et les pelons continuellement qu'aucun ombage ne vient rapprocher.

On passa à Herpont, à Leperre à Châlons - une pauvre bourgeoisie sur la grande route de Paris à Metz qui était entièrement détruite. C'était un aspect désolant, partout le pays portait l'empreinte du feu et de la mitraille, et les champs étaient pleins de petites croix en bois par-ci par-là, pour rappeler que des braves dormaient là le leur dernier sommeil.

On arriva à Coilly (20 km. de Châlons) et la tombes le la nuit, puis, le lendemain, on reportait dans la grande plaine, le côté de Joinville et de la Somme. On laissa le 3^e bataillon à St. Rémy - s/ Bussy on en dit la que pas conduit à me signifier en tant de tant. Il était major du 1^{er} bataillon. Il dirigea vers la Croix - en Champagne. Tandis que nous, on alla 2 km plus loin à Bussy - le Chateau.

Bussy-le-Fort est un assez pittoresque village tout bâti en ardoise au bord d'une petite rivière qui forme comme un oasis de fraîcheur dans cette sèche et déserte. Le château avait quelque peu souffert de la lutte aussi. Le clocher étoit criblé de balles. — On y resta une semaine de jours. nous faisons l'exercice comme à Charmont-lez-Lille. puis, on fit aussi des tranchées. Le soir, dans les environs de St Pierre. — On travaillait dans la craie immaculée et je me rappelle qu'entre amis, on s'amusa à sculpter ses petites statuettes.

On couchait dans un grand grenier, et on y étoit nombreux. Nous y trouvions du bon vin à 10 ou 12 sous la litre. — Nous y mangions des cerises car il y en avait beaucoup. — Le soir, on entendait la fusillade qui faisait rage du côté de Douai. — Après la soupe on alloit se promener vers la rivière, avec Pierre et Calabre.

Une beau jour, on nous annonce que nous partions — destination inconnue — C'étoit vers le 1^{er} juillet.

à la tombée de la nuit — Nous étions rassemblés par compagnies, à l'entrée du pays, quand, voilà qu'un convoi de camions venant de Châlons vient nous prendre — on s'installe tant bien que mal, la dedans, comme des harengs, et on nous trimballa toute la nuit. — Ohé, avoir été bien secouru, on nous fit descendre vers les 3 heures du matin, à l'entrée d'une ville — je vis un pays, magnifique, et boisé. — 3 grands vergers, 3 hommes bordaient la route par tout — ce qui me fit tout de suite reconnaître l'Argonne. — En entrant, en ville, je demandai à une sentinelle le nom du village et il me dit que c'étoit Sainte-Menould. — On tra- versa toute la ville et on gravit une forte côte pour aller nous installer dans le quartier Valmy. — On y trouva une bonne litée. — car, nous fîmes coucher dans les écuries — les bâtiments de casernes étant occupés par une ambulance — Valmy est un immense et magnifique casernement sur un plateau dominant la ville. Elle étoit le quartier du 6^e cuirassier en temps de paix. — On resta là 3 ou 4 jours bien heureux — Le capitaine nous avait permis de descendre

et comme je suis toujours très curieux
j'en profite pour visiter le palais
qui est ^{assez curieux} et plein de ca-
riactes. Le Menchoult est comme
on soit la capitale de l'Argonne
On y sent autour des ses vieux monu-
ments des ses orbes centennaires et l'im-
puls de vieilles reliques, flottes la
legende de la (pièce) et l'homme (Mons-
ieur) ; l'homme et fondatrice de la
ville... La ville est formée de l'par
tous reliés par d'étroites ruelles la
partie basse au fond de la vallée
ou coule l'Aisne, et la partie ha-
ute sorte de grand faubourg en haut
d'une colline. Les monuments les
plus intéressants sont l'hôtel de ville,
la salle des Pères et une magni-
fique et curieuse église, extrêmement
vieille, en haut de la colline. Les
rives de l'Aisne sont, fraîches et
délicieuses, la rivière est très por-
sommue. On y voyait le gé-
néral Sarrail, qui y avait installé
son quartier général. —
Ce que j'ai remarqué aussi (triste
l'idée) c'est un immense cimetière
militaire, et dans les environs de la
caserne. — Le plus grand que j'aie
vu.

Puis après nous avoir pourvu en
minutions et distribués les masques
à gaz, on repartit vers le nord
où nous doutions bien que on retour-
nait à la tranchée. — Il faisait un
temps orageux et très lourd, la mar-
che était pénible, plusieurs restèrent
en route. De plus la route que nous
suivions, était très accidentée et très
souvent sous bois, ce qui augmentait
encore le manque d'air. Plus on allait
plus on voyait les fusées de la tranchée
et les feux des canons, — et s'ajoutant
à cela les éclairs ininterrompus, l'im-
mage épouvantable. — Le spectacle
était terrifiant.

Vers les minuit nous arrivons
aux abords du village de Moiremont
où l'on devait coucher. — mais, quand
on arriva, les carbonnements n'étaient
pas libres et il fallut attendre très
longtemps sur la route sous l'orage
et la pluie. La plupart de nous dor-
maient malgré la pluie qui tom-
bait à torrent, et nous courions sous
le vent. Enfin on monta tout de
même au palais et on coucha
dans une grande grange à foin
où était, sous les uns sur les autres
et comme nous étions trempés et que le

Temps se rapprochait toujours après la pluie. on ne trouvait plus d'eau. le vent qui passait à travers les planches. — car dans Moremont, ainsi que dans tous les villages de l'Argonne, montagnes, tous les bâtiments, maisons et églises sont faites en planches plus ou moins bien ajustées.

A Moremont, le lieutenant nous dit que nous allions prendre le secteur de la Baraize dans le bois de la Grue. puis on repartit on traversa Vienn-la-Ville, entièrement dévastée et sans habitants.

On arriva ensuite devant un coteau dominant la vallée presque à pic. d'un côté, il y avait le Comar, sur le versant de la rive, et de l'autre dans le fond, la ferme de la Demard.

De ce carrefour se prit un petit chemin longeant la rive, boisée et on marcha ainsi, par bord de la vallée, vers Vaux le Château, que on commençait d'apercevoir au loin, dans un tournant de l'étroite vallée.

Ce commencement à suite marquée des trous éclataient par ci par là, et des trous immenses et nombreux bordaient de chemin. à droite et de gauche.

et nous avançons lentement avec beaucoup de précautions.

On traversa la petite ville de Vienn-la-Château. — totalement déserte et abandonnée. — Le spectacle était sinistre. L'église était éventrée et la grande flèche de l'abside, s'élevait encoche dans le ciel, ses restes calcinés, l'autre était intacte. — L'hôtel de ville, entièrement détruit, montrait sur la rue, quelques débris de colonnes qui avaient été au-dessus sa façade. — Tout était défilé, corvilles ou planchant, maisons, manufactures, usines, tout était réduit au même état. Les troupes même ne pouvaient plus y habiter, car, les feux croisés de l'artillerie ennemie, prenaient constamment la ville sous leurs feux.

On traversa la Biesme sur un pont tremblant, et après avoir franchi la vallée nous arrivâmes à la linette. Signe fort, qui dominait cette petite et fertile plaine. Cette fin était le fameux bois de la Grue, depuis longtemps célèbre à cette époque.

Si bien que nous nous arrêtons à l'appelait Fontaine. — Hayette — Il y avait, un espèce de troupeau que nous trouvâmes tout installés — car d'autres venaient de le quitter. — C'était le 100^e régiment d'infanterie qui venait de s'y faire la place.

Fontaines - Houyette était un bivouac fait de cabanes en branchy bien dissimulées sous bois, et relativement très sûr - mais à 100m devant nous les trus balayaient presque constamment la vallée - Tant sur la droite vers Viennys le Château, que sur la gauche, du côté du Tour de Paris - tout près de là était le village de la Barazée - naturellement désert aussi comme les autres -

Aussitôt installés là, on commença à nous embaucher à la construction d'un long boyau d'accès qui devait monter depuis Viennys jusqu'aux tranchées de la Gruerie - Ce n'était pas une petite affaire, car je crois qu'il y avait bien tout près de 2 km

On fut divisé en équipes de jour et de nuit, ce qui permit de travailler continuellement - On était à la tâche nous avions une longueur déterminée chacun à creuser, à notre tour ou à notre nuit - C'était bien mieux comme ça parce que les fainéants étaient forcés de travailler comme les autres -

C'était extrêmement dur car la sécheresse durait depuis longtemps. Nous étions presque toujours bombardés quand on ne travaillait pas sous bois - mais le plus terrible c'était quand il

fallait revenir emporter en chercher les outils au parc qui était à Viennys - il y avait un endroit où il fallait passer en 4 vitesses - Enfin dans mon équipe je n'ai vu qu'un homme touché par un obus une nuit, que l'on travaillait dans un verger, portant fièrement une poutre d'artillerie boche. Pendant les pauses on s'amusait à chercher des têtes d'obus, ou bien des tronçons de fil téléphonique qui servaient à nous faire de bons lacets et souliers -

Au bivouac pendant le jour on occupait principalement nos loisirs à faire la chasse aux « colos », car cela devenait terrible, on était littéralement divorcé par les bestiaux - la et pas moyen de s'en débarrasser.

Alors chacun s'attachait bas, soûlquette et son « folzou » et tuait ce qu'il pouvait - J'avais c'était même perdu, de chupitel prospérant tous jours effroyablement.

Le ravitaillement se faisait très mal - c'était un petit train decaville qui nous l'amenait, et souvent il lui était impossible de passer à Viennys - le Château - Aussi bien souvent nous n'avions pas grand chose à nous mettre sous la dent.

et sans moyen de me rien acheter, car
à ce moment, on ne connaissait pas en-
core les coopératives militaires si nombreu-
ses et si utiles aujourd'hui.

Puis avec ça on venait se nous dote-
r d'une mauvaise volante qui nous fai-
sait une cuisine épouvantable.

Oh, comme on regrettait notre ancien-
ne cuisine à section. Certains voulaient
la faire sauter avec une torpille.

Le bruit commença que nous allions
faire une attaque et que le boyau qui n'
avait creusé depuis Vierny était destiné
à assurer la communication et l'évacua-
tion pendant l'attaque.

C'était bien vrai. - un jour le
lieutenant Aréqui nous en parla, et
nous fîmes une copie de l'histoire à ce sujet.
On attendit ainsi - C'était le 13 juillet
1918 - une date que je n'oublierai jamais.
Un temps lourd d'orage et accablant.
Le soir, nous étions sur l'herbe dans la tran-
che, en train de manger le jambon et
la confiture supplémentaires du 14 juillet
qui venait d'arriver. On eut une forte
ration de rhum - Par delà la barrière
sur les hauteurs de St. Hubert et du Tour
de Paris - on voyait la lutte qui faisait
rage - les boches attaquant.
Le ciel était noir de fumée d'obus.

Des troupes. La division de Verdun
ou la 6^e Corps passaient par-dessus - et je
me souviens que c'est là que je vis les
premiers casques de poilus.

On entra dans nos cabanes et on
attendit. - L'attaque était fixée pour
le lendemain matin. - Je m'amusai
à fabriquer une petite boîte avec des plan-
ches de sac pour ranger mon papier à
lettre. - Cette boîte austère, si l'on tou-
che, se conserve comme souvenir car ayant
le jour de l'attaque resté là-bas elle
me fut plus tard adressée à l'hôpital.
par les soins de mon régiment.

Les camarades jouaient aux cartes
et on s'endormait ainsi tous les uns sur
les autres, n'ayant plus beaucoup de
places. - Et 2 ou 3 heures du matin
on se réveille et commence à s'apprêter.
Il avait plu à vers toute la nuit.
Je remarquai que je n'avais plus
mon tampon-oncle qui l'on avait
collé sur la bouche en cas d'é-
manations de gaz. - Je n'ai jamais
su si il m'avait été pris, ou si je
l'avais perdu, ou bien encore si j'a-
vais mangé à la distribution.
enfin il était trop tard pour
réclamer et je dus me résigner à
partir comme ça - je pris mon
mouchoir et le bémol dans l'eau.

afin de pouvoir me l'appliquer sur
la bouche, en cas de nécessité.

En outre de ce tampon masque
nous avions chacun une paire de
moustilles destinées à préserver les yeux.
C'était, hélas bien d'être la
perfection.

VII... L'attaque -

Le 14 juillet 1919. - Journer, inou-
table pour nous - un temps frais, la
pluie ayant cessé de tomber, mais il
y avait beaucoup d'eau partout.
Il était 4 heures du matin - après
avoir, encore bu, encore une bonne tournée
de grivole, et garni nos moustilles tant
de viures que de grenades et de cartouches
nous partîmes pour le grand coup.
On devait emporter sur notre dos des
petites échelles pour grimper plus rapi-
dement sur le parapet.
Après avoir longé la vallée jusqu'à
la Haraze, on prit un petit chemin
montant du côté du valloz de la
Fontaine - aux Chaines - Le boyau
était dans la glaise, était instable
et glissant. Souvent lorsque on croyait
de faire un pas en avant, on en faisait
plutôt 2 en arrière. - Par endroits
même le lieutenant boyau était
plein d'eau, et il fallait passer
quand même au travers.
Après bien des difficultés on arriva
tout de même sur la ligne. - Une
compagnie du G. Colonial y tenant.

Les lignes. — Les compagnies furent placées, comme il convenait dans l'ordre d'attaque. — La mienne la 6^{me} avait monté la 1^{re}.

Nous étions là tapis au fond du boyau en attendant le signal — le bombardement commença, court mais terrible. — Je croyais très devenir sourd sous ce vacarme effroyable. — Le capitaine Vidal et l' lieutenant étaient assis près de moi sur la banquette de la tranchée, avec chaque fusil comme de simples soldats. Les commandements passaient, silencieux, et fragoriques = *Faites passer.* — prenez vos distances. *Faites passer.* — en tirailleurs à 2 mètres. *Faites passer etc.*

Un ancien me fit remarquer, qu'on voyait très bien passer les gros obus dans l'air comme de vaques noires et se le vis très nettement. Les téléphonistes et agents de liaison couraient au tour sur pour réparer la ligne qui coupait un obus ou bien pour assurer la liaison, avec le P.C. et l'artillerie.

Il faut avoir, ^{xx} rien es minutes angoissantes, ou l'on sent planer la mort de toute part autour de vous. ou son souffle puissant et invincible vous frôle à chaque instant, pour

se représenter ce que l'on pense dans ces moments-là. — L'air vous est insupportable — l'odeur de la poudre, vous grise et vous tend les nerfs. Le bruit de la canonnade vous est insupportable et vous étourdit à un tel point qu'il faut beaucoup perdre son sang froid.

Quand à moi. — J'étais, certes, comme les camarades bien émotionnés, mais, je restai néanmoins très calme, et je partis à l'assaut, avec la ferme conviction que je passerais outre.

Voici qu'un tir tout à coup mieux ajusté, s'approcha de nous — seulement, je n'en jamais su si c'était notre tir ou bien la riplique boche. — toujours est-il que des obus tombent sur nous. — Deux camarades parmi nous sont touchés et se sauvent. Tout sanglants. — ce qui n'a fait qu'en pour nous encourager.

Court à coup ^{xx} le commandement (en avant) est terrible, formidable et sans riplique. — On hérite, quelques secondes, c'est au 1^{er} qui se décide, puis tout à coup on se précipite sur ses échelles, saionette, au canon. Il faut charger et bien approvisionné, et nous voici à traquer les maigres débris de ce qui fut un très oux temps plus heureux.

Aussitôt que nous fîmes sortis voici les tris se mittraillèrent, des boches qui se déclanchèrent et nous fauchèrent comme du blé. Je vis tomber les camarades à droite et à gauche. Et aussitôt d'un tint-cœur, ceux qui sont encore debout nous couchons. et on avance tout en rampant avec précautions sur le ventre. Les camarades tombent. Toujours.

Tout à coup, pendant que je rechinais mon fusil, et tout légèrement relevé sur les coudes — je suis ébourdi par une forte détonation — en même temps que je ressentais une terrible secousse, à l'é. paule gauche. — J'étais blessé par un obus. qui venant d'éclater près de moi.

Je me crus coupé en 2, puis ensuite traversé par l'obus. — impressions fulgurantes, — je respirais avec peine et le sang me coulait par la bouche comme par la plaie. — Je me souviens encore que je vis très nettement un camarade qui tirait toujours devant moi, mon voisin de droite c'était un nommé My, de Capualisse — Je ne sais pas bien au juste ce qu'il est devenu mais je crois bien qu'il fut tué comme tant d'autres dans cette affaire. — Je vis un autre copain à côté de moi qui fut atteint d'une balle explosive au

bras gauche. — et je le vis encore se sautant à toutes jambes, la bouche crispée par la douleur, soutenant de l'autre main son bras saignant, sans souci des mitrailleuses qui balayaient toujours le terrain. Je vis tout ça puis je tombai dans le délire. — Je ne sais pas bien au juste le temps que j'y restai. — en tout cas je crus bien mon dernier moment venir, et mourir ici.

Puis je ne sais comment, au bout de quelques instants, je me repaisit, et la crainte subite de me voir prendre par l'ennemi me fit soudain retrouver assez de forces ou plutôt de volonté pour essayer de me sauver de là, car je savais bien que si je ne savais pas par moi-même que personne ne viendrait me chercher là — je laisserais mon fusil et les missettes que je pus avoir sans trop d'efforts. et je commencerais à ramper le nouveau, mais au prix de quelles peines, d'un trou d'obus à un autre. où je m'arrêtais un peu pour souffler. J'arrivais dans le trou sur un cadavre, — et quand j'arrivais au bout de la tranchée pour y redescendre pas moyen une autre compagnie était la baïonnette au canon, prête à monter qui bloquait le passage. Je dus rebrousser chemin, par bonheur, je

que je découvris tout de suite, un petit intervalle ou je pus me glisser sans ris que — aussitôt un camarade, me vit et vint me débarasser. Le mon équipement et les fines baguettes. — ce qui me fit beaucoup de bien — Je me souviens qu'il me dit ces simples paroles, qui me firent un peu piquer dans le dos.

« — Mon pauvre ami tu es bien arri-
gés » — et il repartit à sa place je ne sais où. Je restai là attendant, des brancardiers qui ne vinrent pas.

On m'indiqua le chemin pour gagner le poste de secours qui était tout près, à Fontaine-Houlette, et je me décidai à essayer de y aller coûte que coûte car la lutte devenait hésitante pour nous et ça chauffait — Je descendis un petit chemin creux au fond d'un ravin. — Je vis des brancardiers, et je les appelai, mais ils passèrent leur chemin car ils voyaient que je menais cher. — J'arrivais enfin et je m'assis, — j'étais complètement épuisé devant le poste de secours — Les voisins vint me voir et me jura sans doute bien mal. Mais puisque j'ai su plus tard qu'il avait dit à un autre camarade que j'étais sûrement mort — Un autre qui se rencontrait plus tard à Lyon fut stupéfait de me revoir car lui aussi.

m'oyant vu au poste de secours, me croyait trépassé.

Le major me fit un nettoyage et un premier pansement provisoire. Puis on fut alligné sur des wagons de carmail qui des chevaux emmenèrent toute la machine. Jusque chez de la Nieme le station, au carrefour, les routes. De Vienns la ville et St Thomas, puis on nous fit descendre, là en plein champs malgré les obus fusants qui éclataient de toutes parts, et menaçaient de finir de nous tuer — On mourrait de soif, je demandai à boire, un poêle me donna un peu de rhum, et nous conseilla de nous sauver le plus loin possible si nous pouvions car on ne pouvait pas nous mener plus loin et le danger grandissait toujours, il était bien visible que les boches faisaient des tir de barrage, sur la route de St Menchould, qui était en somme notre seule voie d'accès et d'évacuation — J'étais avec un camarade nommé Sérafin, qui était blessé au pied — mais il marchait encore bien, quand même, car il me semblait qu'il voulait m'emmener jusqu'à Vienns la Ville, mais, je n'ai pas voulu, car je me croyais toujours perdu et plusieurs fois je m'arrêtais dans la fosse, — résigné à y mourir.

perdis le courage, on se reprenait, on trou-
va d'autres camarades, qui nous en-
dérèrent un peu à marcher, et on
griqua ainsi jusqu'à la ferme de la
Garde qui n'était heureusement
pas très loin. — C'était un rassemblement
de blessés. Il y avait aussi quelques
prisonniers breches qui on avait fait.

On fut couchés dans un immense
hangar sur de la paille, et on nous
donna chacun une étiquette à
la bordomière qui devait nous ser-
vir de passeport pour être évacués.
Et selon cette étiquette on était dirigé
sur l'ambulance, ou sur l'hôpital.
d'évacuation à la gare de St. Menchould.

On nous donna du thé, du bouillon,
et on fut embarqué dans des autobus
qui nous emportèrent rapidement à
Sainte Menchould. — Je souffris beau-
coup des cahots de la route, beau-
coup les copins de ma voiture blessés au
bras ou au bras furent conduits à
la gare pour être évacués sur l'in-
férieur ou de midi. — Nous restâmes
seulement 2 qui furent conduits à
l'ambulance Margain-Patrimoine
dans un faubourg de la ville.

On nous mit sous une tente dans
la cour. — Il y passait plusieurs
heures, de malade et de souffrances.

nous étions trop nombreux et ce n'est
qu'à 9 heures du soir que je fus enfin
emporté sur la table de marbre à la
salle de chirurgie. — Je n'avais jamais
mis les pieds dans un hôpital et cela
m'avait effrayé. Si je n'avais pas
tant souffert — mais dans la situa-
tion où j'étais, je fus plutôt content
de voir venir vers moi le chirurgien en
chef de l'ambulance, avec ses assistants
et tout son matériel. — Je ne fus pas en
dormi, mais simplement insensible
par des piqûres de cocaïne.

Près de moi, je voyais sur des tables
voisines, les camarades endormis ou qui
l'on fouillait dans le corps, et une
infirmerie avec tout un assortiment
de canifs et de ciseaux qui les passait au
sur à mesure que le chirurgien, m'y
fouillait dans la viande.

Cela dura, un bon moment, puis
enfin on m'emballota vigoureusement
l'épaule, on m'y mit une chemise,
proprie et je fus couché dans un
petit lit. — Il y avait dans l'ambulance
3 infirmières qui étaient bien aimables
elles venaient causer avec nous, nous
laver, nous couvrir etc. comme
de petits enfants. — J'étais à la diète c'est
à dire que je ne devais ni manger

ni boire. Quand j'avais trop, on
on me donnait un morceau de glace
à sucer, ou une cuillerée de thé. Le
dernier jour j'eus un œuf.
Ces quatre jours j'étais conduit aux
frangements. Et le 5^e. le médecin chef
conclut que j'étais bon à évacuer.
sur l'hôpital de Bar-le-Duc.

VIII. — Mon séjour à l'hôpital.

Je fus donc conduit à la gare
de St. Mithouard et mis sur un bran-
cart suspendu qui plaçait d'un wagon
à l'autre. Le voyage me fut doulou-
reux, car ma blessure appuyait sur
le remorqueur et me causait une grande
souffrance. Je me souviens qu'à Reims
je dus me faire descendre, et m'asseoir
dans un coin du wagon car je ne pou-
vais plus durer. Des infirmières de
Reims, monterent nous donner ce
soin. — quand on est blessé on a
toujours soif. — puis quelques jours
après on arrivait à Bar-le-Duc.
Je fus conduit à l'hôpital auxi-
liaire n° 26, qui était le pensionnat
Jocanne - P. d'Arc. — Quels délices en
arrivant! Ici je trouvais un bon
lit, de la plume, avec des rideaux où l'on
se perdait, et des draps qui sentaient
bon — quel changement après avoir
couché si longtemps sur la terre.
De plus, on me donna à manger
en arrivant avec un petit verre de vin
ah! comme je trouvais tout ça bon.
5 jours de diète commencent à me durer

On examina ma blessure en arrivant. et une infirmière pho-
tophica la plaie.
Des infirmières nous en avions 3
dans la salle ou j'étais - dont une
infirmière-major. Je me souviens sur-
tout de l'une d'elle. Je crois si j'ai
bonne mémoire qu'elle s'appelait
Mlle Marquette. J'aimais quand
c'était elle qui faisait mon pan-
sement car elle avait la main beau-
coup plus douce que le docteur.
Dien ! si j'en ai vu charenter. Ses
cousins ici le temps que j'y ai resté.
mon lit, était, à côté de la table où on
faisait les pansements dans un coin
de la salle. J'en vis mourir 2 en l'un.
Quelques dames ou demoiselles Barroises
venaient nous apporter tantôt quelques
boissons, d'autres des livres.
J'ai gardé un bon souvenir de cet
hôpital, car il y avait 3 infirmières
et 3 sœurs très bonnes et très dévouées pour
nous.
8 jours après vers le 27 juillet. Je
fus recouvert en bonne voie de gué-
rison et transportable. donc par
ce fait on désigna pour le 1^{er} train
sanitaires qui partait vers l'inté-
rieur.

On nous conduisit à la gare en au-
to sur des brancards. Je n'ai pas
eu grand chose de Bar-le-Duc si-
ce n'est que le boulevard de la Ré-
publique - une des plus belles rues de la
ville et les abords de la gare.
On fut embarqué à 4 heures du
soir. dans les wagons spéciaux.
La toiture on est couché dans un
petit lit tout comme à la chambre,
et on a même une petite table de
vant soi - il y avait 2 rangs de lit
les uns au dessus des autres. Je fus
placé en haut car on réserve l'en-
bas pour ceux du bas pour les amputés
les gamelles ou les plus malades.
On nous servit notre repas et on
parlait. On ne savait même pas en
nous allant, ce n'est que plus tard
presque en arrivant que l'on sut que
c'était à Paris. Par une petite fenêtre
je pouvais voir le paysage, ce qui
m'intéressa beaucoup. On passa
à Germaize les-Bains. Totallement dé-
truit, on surmontait déjà des décombres.
une multitude de maisons en planches.
J'étais à Vitry-le-François. à
Châlons. à Meaux. On était joyeux.
Le 1^{er} train fit la Mame, aux flots
silencieux - le pays était très beau
surtout dans les environs de Châlons.

Puis la nuit vint dans les plaines
de la Champagne entre Châlons et
Chernay. Je ne vis plus que va-
guement le passage & au clair
de lune. On passa Chernay, Oy-
Château, Jervy, Meaux, La
Ferts pour Joinville et, enfin un
des heures du matin, le bûcher stop-
pait en gare. Je la Chappelle à
Paris. — On fut aussitôt rangés
dans le grand hall de la Gare-Rou-
ge où on attendait, notre enlèvement
pour les divers hospices de la ville
murs recueils les Dames de France.
Les soins les plus délicats.

Je fus marquée pour l'hôpital
général des grands magasins du
Louvre. Et l'auto m'emmena
dans une auto fermée. J'ai vu je ne vis abso-
lument rien du dehors. — elle stoppa
au coin de la rue St Honoré et de la
rue Marengo — et on me descendit
vous étiez arrivés. — une foule de
femmes étaient rassemblées la autour
et nous regardaient décharger.

On nous apporté comme dans un coin
du vestibule, et tout à coup sans que
je n'aie rien vu nous voici à l'entrée
à monter tout doucement, dans une
cage qui grinceait silencieusement.
J'étais dans l'ascenseur, mais

ne connaissant point encore ces instruments
de la médecine — je me demandais un peu où je me
trouvais. — Il s'arrêta au 6^e étage, tout
en haut sous les combles. et je fus im-
médiatement dans une salle spacieuse, l'éther
et les médicaments. — C'était la salle
des pansements. — Je fus désinfectée et
mise sur une table, pour que me vire
le major. — Mais le major me fit at-
tendre longtemps dans cette position car
il ne vint pas vite. — On m'apporta un
petit bol de café au lait. pour me faire
patienter. — J'aurais les yeux, pour
la fenêtre je pouvais voir par de là les
innombrables cheminées, le sommet bon-
tant de la Tour Eiffel. — et la masse
d'un monument. — que je reconnus plus
tard pour l'Opéra.

Le major vint pourtant. — il était
fort et bon garçon. Je l'entendais dicter
à l'infirmier qui m'interrogeait pour moi le
diagnostic suivant: large plaie ovalaire
région scapulaire gauche; longueur
de 12 centimètres, large de 5; j'en fus
fort frappé. — car je ne croyais pas
avoir une blessure si volumineuse, mais
on me rassura en me disant que l'a-
vais un beau bistouri, mais, très
vive et par conséquent sain.

Après m'avoir pansé, on me re-
coucha toujours sur le bandage, et

et dans l'ascenseur. Il se fut introduit dans une immense et luxueuse salle, qui coiffait 75 lits alligés en 3 rangs. Je fus mis dans le lit N° 30. et là, par une heureuse coïncidence, je retrouvai M^r mon camarade, dont j'ai déjà parlé, au bout de la Grue, et qui avait été blessé au bras d'une balle explosible. Ce fut une grande joie pour nous et se nous retrouver là - surtout, lui qui me croyait mort.

Je restai ainsi, une quinzaine de jours, dans le lit - puis on me permit de me lever un peu. Je fus conduit à la clinique et passai au rayon X afin d'être radiographié. On me trouva un petit éclat d'os au dessous de la poignée gauche. - C'est des jours d'attente au traitement. Le major qui me pansait était l'interniste, un corps très gentil et très doux nommé Santoni. Il avait dans sa salle 5 infirmiers et deux aides - Cherdanetz, Sesset et Buley. M^{lle} Mordelins, Louise et Bonniq. Mes premières sorties du lit furent de simples promenades dans la salle ou sur le balcon. La nuit était déjà un peu dehors. Je pouvais voir la façade mouvementée du bâtiment principal des grands magasins du Louvre, juste au face de

l'autre côté de la rue Marengo, une foule élégante et nombreuse, se pressait dans les entrées, du matin au soir pendant qu'une longue suite de taxis et de fiacres y stationnaient attendant les acheteurs de leurs bourgeois. - Ou bien, c'était au bout de ce balcon, la longue et si belle perspective de la rue de Rivoli, fuyant à gauche jusqu'à la Concorde, et à gauche jusqu'au faubourg St. Antoine, fermée de ce côté par la haute silhouette de la tour Saint-Jacques et de l'autre par les ministères de la Marine.

C'est là que j'appris à connaître les premières effluves de la grande ruine parisienne.

On sait que la rue de Rivoli est une des plus longues et des plus belles de la capitale. Bâties sur une grande longueur par les magnifiques palais du Louvre et le jardin des Tuileries, et sur un de ses côtés par une longue série d'arcades où resplendissent les plus beaux magasins, cette rue est, certainement sillonnée par la foule élégante et je pensais plaisir à voir la longue file de fiacre qui s'acheminait lentement vers la Concorde et les Champs-Élysées.

Devant moi, place du Louvre, face à la belle colonnade de Perrault

J'apercevois le Lefèvre tristement
célèbre dans l'histoire de St Germain-
l'Auxerrois. — On sait que c'est de là qu'il
partit en 1472 le signal de la St Barthé-
my. — et, encore plus près, par une
fenêtre de la salle je pouvais voir le
grand monument qui est le temple de
l'Oratoire. — Voilà tout ce que je
pouvais voir de mon balcon sans
sortir de l'hôtel. — C'était bien peu
mais j'étais content tout de même.
Je me souviens aussi qu'on nous
avait donné l'représentation de l'histoire
dans la salle d'honneur des Magasins.
Un autre jour on nous mena au
salon de photographie pour nous faire
un portrait. — On dut traverser
les galeries de vente des magasins.
Jamais je n'ai vu de si vastes éta-
blissements — c'est à s'y perdre.

La nourriture était très bonne
et surtout très propre. on mangeait
dans de grandes salles au C^o.

Il y avait régulièrement des dames
charitables qui nous apportaient des
galettes et friandises, et venaient
nous distribuer un peu d'argent.
Ces dames, les sœurs, les demoiselles,
qui dans un beau geste, achetaient
sur leur journées des bonbons, qu'elles

nous apportaient chaque dimanche et
chaque jeudi. — Elles avaient comme
pour ainsi dire adopté chacun de nous
sur la désignation des infirmières et
la fois du dimanche bien longue dans
le lit. passait par ce moyen beaucoup
plus vite. — Un jour une demoiselle
chevelue, le St Léon ayant appris que
j'étais là vint me voir aussi. J'en
fus très surpris, me la sachant pas
à Paris. — Une dame, la veuve de
la rue St Honoré vint lui me souvent
me rendre visite, aussi, ainsi que sa
fille. — elles m'apportaient notamment
des livres pour tuer le temps.

J'appris ainsi qu'elle était le Dieu
présent du pays, mais établie au pays.

x x

Enfin je commençai d'aller mieux
à travers les premières sorties en omnibus
à travers le grand Paris jusqu'au
Bois de Boulogne. — J'eus la mon
plus grand plaisir, pour mieux voir
monter sur l'imperiale chaque fois
que je pouvais. — Attelés de chevaux
de lourde quinzaine, partant par
la rue St Honoré, coupaient la rue Royale
et la rue de la Paix, passait devant
la porte d'honneur du palais de l'Europe
prenant l'avenue St Antoine ou de Marigny

puis, celle des Champs - Elisées, contour-
nant l'arc de triomphe sur la place
de l'étoile. puis prenant la magni-
fique avenue du bois ou bien celle de
la grande Armée jusqu'à la porte
Maillot, et on entre dans le bois.

Après avoir couru longtemps par
ces incomparables allées, cette
promenade sans égale, la diligence
s'arrêtait - ordinairement au Ché-
Catelan - et chacun se promenant
un peu de son côté sans toutefois
trop s'éloigner car nous étions sur-
veillés par 1 infirmier et une infirmière.

C'était au mois de septembre,
époque où les sous-bois sont délicieux.

Voici ce que j'y vis - dans mes prin-
cipales promenades :

Si on entre au bois par longue a-
venue de Longchamps - droite, rectili-
gne et soigneusement entretenue, comme
les grands boulevards, et qui va la
suivre jusqu'à son extrémité, face
aux fameuses tribunes de l'hypodrome,
on a traversé entièrement le bois,
et on peut voir immédiatement
à gauche la grande cascade.
Un lac supérieur, un lac inférieur
et la cascade - avec tous ses stalactites

ses grottes et ses cataractes. le tout
artificiel - naturellement - mais c'est
quant même très beau, à côté se trouve
un restaurant - où l'on peut déjeuner
en plein air sous les verts et frondants
ombrages, - dans un autre point du
bois, il y a aussi la petite cascade -
et les grands lacs, - étroits, allongés, semés
d'îles, mais surtout des rives char-
mantes, ombragées, vertes, accueillantes,
et romantiques - des barques s'y
balladent, nonchalantes, entre les 2
lacs près d'Auteuil, il y a un beau
et vaste esplanade, toujours très fré-
quenté - des pavillons. Le Ché Catelan
et l'Herminette, sont comme un
petit coin de Paris, dans un fort et
sûr, un charmant, asyle.

Dans les magnis, après les cerfs,
sont la qui se promènent, en toute
liberté, et courent, l'aillet, l'écureuil
par bonds joyeux.

J'ai vu aussi, au bois, le par-
c zoologique et d'acclimatation.
Il y a, ou dans leurs cages, les fameux
lions, hommes, et lionceaux du désert
les pumas d'Amérique, les singes
de tous les pays, faisant, les grimaces
les plus horribles les pères que les
autres. J'ai vu, les éléphants, sur
lesquels on peut monter, moyennant

quelques sous. — L'autruche, atelie, l'im-
 léger cabriolet qui promène les enfants
 à travers le parc. — les girafes au
 long cou, les dromadaires au gros dos
 les zèbres, les chevaux noirs etc...
 et enfin dans son bassin d'eau claire
 et stérile — ou (livre de mer), si gorgé de
 poisson et poussant des cris formi-
 dables, qui vibrent dans les profon-
 deurs des bois, puis des ours, des
 ours; et enfin toutes les races d'an-
 maux, petits et grands, que l'on peine
 à imaginer — Avec ça, une végétation
 folle et luxurieuse; des arbres, des plan-
 tes étranges et bizarres, un pays par-
 tout qui vous font oublier la France.
 Un petit chemin de fer le sillonne
 en tout sens et vous conduit à travers
 le bois jusqu'à la porte Maillot.

C'est que j'ai vu aussi, dans nos pro-
 menades ci sont, très souvent de gentilles
 demoiselles ou dames, qui parcouraient
 le bois pour distribuer aux blessés ci-
 garettes et boîtes quelconques. Souvent
 on eût, le don précieux, de beaux laitins
 bleus que l'on s'impressionnait bien vite de
 donner à un coiffeur complaisant
 au retour.

Voilà pour le bois, se reprenant mon
 récit on se l'ai quitté, lorsqu'on fai-

Quand les chrétiens étaient un peu
 repus vers le 4 heures, le cochant criait
 (en voiture) et c'était le retour au Louvre
 cette fois par la porte de la Muette.
 Autant les riches quartiers de la Muette
 et de Passy — le moyen de l'aristocratie
 parisienne, et arrivés devant le palais
 du Carroussel, on descendait une
 rampe rapide vers la Seine et grou-
 pées au pied de la fameuse tour
 Eiffel, la première fois que je la vis le
 pied frappé de son imposante grandeur
 et longtemps, en suivant les quais de
 la Seine, je restais les yeux mécontents et
 comme fasciné par ce monstre d'acier
 qui semble braver le ciel.

On gagnait ainsi le cours la Reine,
 la rue François I^{er} et par l'avenue
 Alexandre III, celles des Champs Élysées
 le trouvais bien joli, aussi le grand
 et le petit palais de chaque côté de
 l'avenue et le magnifique pont Alex-
 andre III, jete si hardiment sur la
 Seine. On me montre aussi le hôtel
 des Invalides et la grande route sur
 le quai des Invalides on traversait la
 place de la Concorde, très belle
 avec ses fontaines et grandes eaux.
 le tiers profil de ses monuments qui
 l'entourent et les statues en pierre

des principales grandes villes de France
entre lesquelles doit figurer la concorde
de la son nœm — Celles de Strasbourg
étaient depuis bien longtemps voilées de
pierre — puis enfin par la rue de
Rivoli on aggraveait la (carrée) et
on dinait à son appétit — l'air, le
soir et des quous nous ayant fait
beaucoup de bien —

Un jour on revint par Boulogne
et Autun, je vis y pour la 1^{re} fois
tout vider d'Autun, et de long via-
ge simple du chemin de fer de ceinture
de la ville de Grenoble avec la statue de la
Liberté à sa pointe, puis les belles
et hautes maisons de Passy, les plus
hautes que j'ai vu à Paris.

On alla sur cinquante. Les Batignolles.
La haut du côté de la Butte, je re-
marquai notamment en passant la
rue ouvrier, le l'Opéra aux ma-
gasins éblouissants, les palais de l'Opéra
lui-même au bout, comme un paysan
sans pareil. — les magasins de
Printemps, le boulevard, et l'église de
la Madeleine, sombres et parées à un
femelle antique, puis dans le boulevard
Malesherbes, la maison Félix. C'était
toujours de beaux magasins et dans
le voisinage du parc Monceau
l'église St Augustin avec son dôme

et tout son peuple de campagnols. Avant
la façade est la statue de Jeanne d'Arc.
Un dimanche je fus conduit au
théâtre Sarah Bernart, place du Châtelet
où l'on jouait une tragédie = la Vierge de
Lutèce. Moi qui n'avais encore vu au
cun théâtre je fus ébloui de penches dans
celui-ci, et encore bien plus quand le
rideau se leva. Nous étions aux
fontaines d'orchestre, dans les meilleures
places.

Certain jour, l'idée vint aux cochen
ou aux infirmiers, de nous conduire aux
Buttes-Charmont au lieu de la voir.
C'était tout à l'opposé — Aussi on
dégusta que je fis encore un beau voyage.
L'après-midi ce jour-là — La Bourgeois du travail
l'église St Eustache, très imposante et
très vieille — les salles centrales avec leur
immenses pavillons, la mairie du XIX^e
et enfin ce parc si pittoresque qui s'a-
pelle Butte-Charmont. — J'ai fait sur
le grand pont suspendu, à une très
grande hauteur au dessus d'un lac,
et le lac entoure une île ou plutôt une
petite montagne de rochers qui sommit
de ces rochers il y a un belvédère ou
la vue est belle — mais à cette époque
pour précaution d'accès de ce belvédère
était interdit au public. L'ensemble
est, on ne peut plus pittoresque. c'est

C'est la montagne en miniature transportée dans es coin de Paris ouvert.

Mais voici qu'un jour, on est à-vacuer le jour. — c'était en privision parait-il. des attaques de Champagne car cet hôpital était disposé pour recevoir des grands blessés.

Nous fûmes divisés dans l'hospitale V. G. 8. rue de la Santé, chez Biequet, ex-modern - Hotel, place de la République. Je tombai au V. G. 8. — c'est à dire annexe N° 8 du Val de Grâce. — et je ne fus pas à mi en plaine. J'avais, surtout 2 bons camarades venus du Louvre avec moi. Un breton de Plouguem nommés Gregoriet, bon petit copain de la classe, presque aveugle, et un tertiaire, apparemment - parisien nommé Batiste - Portefoin.

Cette hospital n'était rien moins qu'un couvent de sœurs augustines. comprenant de nombreux bâtiments et un cloître, ceint de hautes murailles entre la rue de la Santé, le boulevard Arago, et un peu plus loin celui de Port-Royal. Nous arrivâmes au porton ou la porte portait, nous fîmes assés, puis au bout d'un moment après les papiers remis, on nous conduisit dans nos chambres respectives.

On fut installé luxueusement. Je partageant une coquette petite chambre, bien blanchie, avec soin, et ouquel attendait un petit cabinet de toilette, avec 2 camarades qui l'occupaient auparavant. Le Roy, un breton de Rennes, charmant garçon, et une espèce de phénomène du Nord nommé Wathélet. — La, pendant tout mon séjour au couvent, et fut une vie douce et saine. La véritable intimité de famille s'y établissait. D'ailleurs tellement tout régulier militaire, que quand je quittai V. G. 8 pour Micheli, je fus aussi desormais que si j'avais été soldat.

La table était copieuse et nous étions servis par ces braves religieuses comme de grands enfants ni plus ni moins. Tout voulait et était à notre disposition. Tabac - pipes, bibliothèque, polynographes, jeux divers, cartes, etc. — et qu'on se faisait beau on respirait l'air tranquille de ce grand pays, en entendant le murmure, extérieur de la vie des boulevards, pendant qu'une bonne vache broutait tranquillement l'herbe du verger. — Les sœurs ne tarissaient pas et avec raison de nous vanter leur cloître, unique, disaient-elles dans la quartier. — En effet je fus bien bon à mon premier réveil au couvent. J'entendais chanter les coqs sous ma

fenêtre et aucun bruit de l'^{ext.} extérieur.
Cela changeait bien. Se l'assourdissant
même, de la rue de Rivoli.

Aussi, la c'était. Le lieu unique et
rien pour les malades. —
Nous n'étions la qu'une dizaine
de soldats, blessés, et quelques officiers
dont un colonel et un charmant capitaine
nommé d'Albinet. J'eus tout fait de
liés intimement connaissance avec lui
il était. familier et bon. — Un jour
m'ayant vu, m'amuser à dessiner il
s'il intéressa bien vite et me fit cadeau
aussitôt de crayons, peinture et pinceaux.
Chaque soir, régulièrement il venait
nous trouver dans notre chambre
et bavardait longtemps avec nous.
au détachement les autres officiers — qui
souvent l'envoyaient chercher. Par
M^{le} X. — Dits lui que j'y vais souvent.
disait-il, mais il ne bougeait pas pour
cela. — C'était la (me) de l'Assommoir
qui faisait nos pansements. — Ils étaient
très habiles et très gentils. — un médecin
civil nommé Schraer, (qu'on disait
de nationalité romaine, venait voir nos
blessures de temps en temps, et constatant
le progrès de guérison, de médecin-chef
militaire. Docteur Riffel. — grand spécialiste
à la galon ne venait pas souvent.
Il y avait en outre 1 espère l'infir-

miers maîtres — M^{lle} X. — une servante
: M^{me} Hortense, une femme de ménage
ayant de l'extérieur. qu'on appelait dame
doux. et l domestiques, qui avec la
aunions étaient les seuls hommes exis-
tant au convent — Je dirai en passant
que ces aumôniers. était tout à fait char-
mant. — et jovial. — il vint souvent faire
la causerie avec nous. — et se chargeait
de nous desennuyer. — un moment —
Il fut un jour aussi, on y eut premier
violoniste de l'Opéra, M^{le} X. vint donner
un concert à la salle d'honneur de convent
jusqu'à un morceau religieux dans la chapelle
l'on dit violoniste : c'est violoncelle qu'il
faut lire. — il était accompagné au piano
par une demoiselle. — et jouaient plusieurs
dont les hymnes attiraient notamment et
le chant du départ.

Ma blessure quoique encore très ou-
verte en arrivant en convent relativement
très vite. grâce aux soins délicats. et
à la rigueur, propreté, observée par
cette religieuse quand elle faisait les
pansements. — C'était la coup sur
et à beaucoup plus près plus propre
qu'au docteur — qui était cependant
un hospital. bien pourvu et bien or-
ganisé. — Je ne souffrais plus du
tout pour avoir dit. — et par consé-
quent. Je ne pouvais pas être plus

heureux. Les camarades qui avaient
tous à Brequet pouvaient nous voir
et enquirent bien notre sort, car ils étaient
mal. cet hôpital étant militaire, donc
par conséquent soumis à la discipline
et aux ennuis de toute sorte.

On nous donnait aussi sur notre de
mande, des permissions pour nous prome
ner seul à Paris, j'en demandais sou
vent qui me furent toujours accordés.

Je voulais connaître un peu ce
Gogolantia, dont j'en avais entendu
parler tous les Français et même le monde
entier, si on peut dire.

Je vais décrire ici en passant, ce que
j'ai vu dans le mes principales prome
nades ou plutôt je dirai courses, à travers
la ville, et ce que je sais des impor
tants monuments qui se trouvent
sur son territoire.

J'étais et est vrai seul et sans guide
mais je connaissais assez la ville par
l'image et la géographie pour savoir
à quoi m'en tenir sur ce que j'y vis.

IX. Promenades dans Paris.

C'était un dimanche muni de ma
permission je franchis la porte du couvent
et me rendis dehors avec une pleine
liberté. Je me trouvais dans la rue de la source
et au premier carrefour de la rue, mais
devant moi se dressait la noire silhouette
de la fameuse prison de ce nom. Je me
dirigeai à l'opposé du côté du Val-de-Grâce
dont le sol est domé. Je passai
près des propriétés de Jean Cochin et
de la Maternité, puis je pris à gauche le
boulevard de Port-Royal, jusqu'à l'obser
vatoire. Là il y a une grande place
qui est une gare de chemin de fer le ban
quier. On a tout autour de soi le grand
des artères qui sont les boulevards de
Port-Royal. Le Mont-Parnasse, et un
dont je ne me souviens plus le nom, l'allée
et l'avenue de l'observatoire. Je pris donc
l'allée de l'observatoire. Belle promenade plan
tée d'arbres et peuplée de nombreuses statues.
J'admirai surtout à l'entrée la magni
fique fontaine de Carpeaux représentant
les 4 parties du monde, puis l'arrivée

dans les jardins de Luxembourg, on se m'arrêtait un moment, il y avait tant de belles choses à y voir - d'abord les palais, ou siège le Sénat, la coquette fontaine de Médicis, dans son nid de verdure, les terrasses et des escaliers superbes et enfin les innombrables statues des rois et de toutes les grandes femmes de France. Les jardins par eux mêmes sont superbes fleurs, gazons, massifs, pelouses etc... tout est à l'aise.

Après le Luxembourg, j'allai voir le Panthéon qui est tout près, par delà le boulevard St. Michel - au bout de la rue Soufflot. C'est un beau monument dont le dôme est de 80 mètres de haut. Possède une harmonie et une grâce sans égale dans ses lignes. De plus, on sait que le Panthéon est le monument élevé à la mémoire des grands Français. Et cela, suffisamment élevé à le rendre beau. Sur la façade, entre le fronton et les colonnes, on voit ces mots : Aux grands hommes, la patrie reconnaissante. A droite du Panthéon, sur la place, on voit la maison du 5^e arrondissement et un peu plus loin à gauche, le grand clocher de l'église Saint-Etienne du Mont élevée parce qu'elle renferme le tombeau de Sainte Geneviève la patronne de la ville.

Après le Panthéon, c'est le quartier des grandes écoles, des universités, qu'on appelle le quartier latin. Et ai traversé, j'ai vu marquis principalement - la Sorbonne avec son dôme et sa jolie façade, puis la faculté de médecine - j'ai vu aussi le théâtre national de l'Odéon entouré de colonnes puis j'arrivai sur les quais de la Seine. Je vis le fleuve majestueux s'étendant à gauche et à droite couvrant d'innombrables ponts et glorieux. Les bateaux les plus divers. Devant moi était l'île de la Cité et puis St. Louis adjacente. J'avois vu de monuments dans cette île qui fut le berceau de la capitale - et je voyais la sur la rive, les tours sublimes et vigiles, la façade, majestueuse, les contreforts, hardis et merveilleux de l'abside les crochets, les clochetons, contreforts jurtails, transepts vitraux, menaubs, rose et enfin toute la grâce, ardente et si fine. La grande métropole parisienne. La Cathédrale, Notre Dame, puis l'aiguille si fine et si légère de la Sainte Chapelle rappelant la mémoire de Saint-Louis comme Notre Dame, elle se Philippe-Auguste qui la fit commencer - sur le même quai, il y a aussi la préfecture de Seine. J'avais de me souvenir un long comme moi qui se vadrouillaient également sans leur savoir où. On fit route.

ensemble. Nous allâmes d'abord visiter la cathédrale. — On entra comme tout le monde par le portail à droite. on fit le tour de la grande nef, couronnée le long et on vint ressortir par le portail à gauche. Quand vous pénétrez, sous ces voûtes immenses, qui attestent si souvent aux richesses des grandes gloires de la France, vous êtes frappé, comme d'une mystérieuse émotion, la lumière qui tombe des superbes vitraux et notamment les incomparables roses des transepts. est, d'une douceur, et d'un rayonnement, du plus bel effet. Les vitres sont hautes, brisées, et sombres, les colonnes, composées et claires. — les bas côtés sont très riches et on y voit de magnifiques peintures, des statues, des monuments etc. . . On sortit, et après avoir regardé une fois, les riches et grandes statues qui peuplent les 2 portails et les niches de la galerie placées au dessus, on traversa le parvis, cette grande place qui fait si avantageusement ressortir la cathédrale et on alla, du côté de l'hôtel de ville. Je vis en passant le tribunal de commerce, surmonté d'un dôme et la conciergerie, sombre prison de la révolution, aux tours, crénelées et arçues, et tout cela me fit songer, à tous ceux qui y gémissent pendant la tourmente.

Je trouvais l'hôtel de ville de Paris, très beau ainsi. La façade est d'une architecture, particulièrement compliquée, et porte la statue d'Etienne Marcel, premier prévôt de la ville, elle est surmontée d'un haut beffroi. Nous allâmes ensuite déjeuner dans un petit restaurant près des Halles — et on s'achemina par les quais en descendant la Seine. On passa ainsi au Châtelet — place historique, on s'élevait jadis vers une ancienne forteresse, on y voit aujourd'hui une élégante et mince colonne surmontant un obélisque. Après le Châtelet, je vis le célèbre Pont-Neuf (pourtant bien vieux), avec dans son milieu la statue du roi Henri IV, près de droite, les grands magasins de la Samaritaine et de la Belle Jardinière. On gravit ainsi, à la place du Louvre, que l'on traversa et on longea dans toute sa longueur, ces merveilleux palais, gloire nationale de la France. On combien je fus ébloui, en le visitant, de trouver fermés les portes du célèbre musée, que j'aurais tant voulu voir, en amateur d'art que je suis. Je n'y pus voir que les beaux pavillons qui s'élevaient sur une immense longueur, dans le style Renaissance, le plus pur et le plus fin. — On n'y voit partant qu'un

statues, colonnes, cheminées gigantesques et
 ornées, portiques, ballustrades etc.
 De beaux gazons fleuris, et le monument
 élevé à Gambetta, décorant la cour intérieure
 du Carrousel, tandis qu'à l'extrémité ou
 l'entrée du jardin des Tuileries, s'élève
 l'arc triomphal, en l'honneur des vic-
 toires de Louis XIV. — On sait que le
 foudre d'ait avant Louis XIV. — Le pa-
 lais des rois de France.

Le jardin des Tuileries s'étend jus-
 qu'à la Concorde, en massifs promena-
 des, gazons, corbeilles, allées magnifiques,
 pleines de statues, détachant leur blan-
 che nudité, de la verdure des bosquets,
 et entourant de jolis bassins, ou
 filtre le traditionnel jet d'eau.

Les Tuileries sont la promenade et
 le rendez-vous, des sociétés élégantes,
 et distinguées.

On traverse la Concorde, le Jar-
 din de Paris, et on suit les quais
 jusqu'aux merveilleux « Petit Palais »
 des Champs-Élysées, qui avec le
 Grand-Palais, en face, sont une zone
 née de l'exposition universelle de 1900,
 et consacrées aujourd'hui à l'art et à la gloire
 des Arts. — On passe la Seine sur
 le pont Alexandre III. — Le plus beau
 et de beaucoup de tous les ponts de
 Paris. — L'été hardiment s'unis seul

arche au dessus du fleuve, il étincelle
 de dorures et, d'architecture savante
 Deux grandes colonnes s'élèvent à chaque
 extrémité, et sont surmontées de gigantesques
 chevaux ailes tout dorés. Le pont est
 extrêmement large et porte des légions
 de bœufs légers réunis en beaux groupes
 Je ne l'ai jamais vu la nuit aux jours
 heureux, mais je suis persuadé que
 l'effet doit être éblouissant. Au bout
 du pont l'on s'engagea sur la grande
 esplanade des Invalides, nous dirigeant
 vers le célèbre hôtel, qui était sur l'ancien
 façade surmontée du dôme tout au bout.

Des gardes, municipaux et militaires
 étaient là pour en régler l'accès et
 empêcher les bousculades car, on venait tout
 récemment de y exposer les nombreux canons
 pris à l'ennemi en Champagne.

Quand nous eûmes franchi le grand
 portique, de l'hôtel des Invalides — Je vis une
 grande cour intérieure, — l'ancien hôpital
 tout entouré. Le bâtiment a 4 rangs d'arcades.
 Cette cour était pleine de canons, obus, etc.
 plus et tout un matériel, divers, capturé
 au boch — et ce qui m'a frappé en
 pénétrant là — c'est la colossale statue
 de Napoléon Bonaparte, dans une de ces
 arcades face au dôme portique et semblant
 regarder ces nouvelles trophées ainsi que
 toutes les vertus qui y entrent.

On visita, en peu, le plus important
des galeries. Louis XIV. Napoléon. Vainqueur
etc. les admirables peintures de batailles,
tableaux, merveilleux et somptueux dont
la plupart, sont sans rivale. Je vis des
salles où l'on défilait entre des rangs de
guerriers en armure, guerriers en civil, en
blanc vivants et redoutables dans leurs cin-
quante ans. Je vis des reliques de tous
les âges, et de toute nature. — Je portai tout
émotionné, en voyant ainsi l'empereur Napoléon
qui a gagné tant de batailles, ses habits,
son chapeau favori et son fameux petit cheval
gris — qui sont empaquetés — et les recom-
penses sur des tables des fameuses
charges. — Tout cela est beau à voir
et je dirai en passant que par la
suite — la visite aux Invalides fut
toujours ma promenade favorite.

Je vis aussi au milieu d'un afflux
considérable, les drapheux pris à l'ennemi
au début de cette guerre, — seulement
quels efforts m'y fallait-il pour y
aborder — on était littéralement porté
par la foule.

Mais la plus grande émotion
que j'y ressentis, c'est le jour que je
vis, au tombeau de l'empereur —
je vais le noter, au passant, afin de
ne pas y revenir.

Puisque j'en suis aux Invalides, j'ouvre
donc une parenthèse à mon récit.

Le dôme des Invalides se l'estime et
imposant par sa hauteur de plus de 100 m
et son aiguille dorée qui le surmonte.
C'est l'œuvre de Jules Hardouin-Mansart
et de son fils, sous le vestibule de ce dôme
même on des agents vous demandent vos
bagages. De grandes pancartes vous recom-
mandent le silence le plus absolu, et
ordonnent de se déconcer — chose, que le
bon sens ordonne bien assez sans écriture.
Tout à coup je vois, devant moi,
sous une lumière quasi surabondante
que l'anneau des vitraux, immense, une
grande dépression circulaire au milieu
de laquelle, est posé le sarcophage, qui
contient les restes de l'empereur. Je
m'approchais près de la rampe, et je
vis, une foule de colossales statues de marbre
représentant quarant-cinq héros de l'histoire
il y a des drapheux, pris à l'ennemi pour
dépense, la majesté du dôme, si élevée, si
splendide et sublime, et au fond, il y a
un espace d'au-delà de quatre mètres.
Derrière je vis l'entrée de la crypte en
descendant au tombeau, au dessous de la
je lis ces mots = dernière volonté de Napoléon

Je desire que mes cendres, reposent au bout
de la Seine, au milieu de ce peuple Français
que j'ai tant aimé. Tout autour on voit
auttant de statues effrayées renfermant les restes
d'un autre grand homme, et mes souvenirs
de ceux de Vauvenargues, et d'un fils de Longueville.

Du dôme se passe dans l'église St. Louis
qui est adjacente. J'aimais j'en ai tant vu
de draperies, puis à l'ennemi il y a des
siges et toute pourvue par le temple.

A chaque pas, vous voyez une dalle
qui recouvre les restes d'un brave, capitaine
ou maréchal de France. Je y ai vu
aussi les peintures magnifiques et
la chapelle de l'empereur, et si le temple
ne m'avait été mesuré, je n'aurais pu
mais lassé de voir ceci.

Je en reviens à mon promenade
interrompue, nous repartimes les in-
valides par la rue de Grenelle, et je
quittai mon compagnon sur le boulevard
Raspail. Puis je me dirigeai rapidement
par le boulevard du Montparnasse vers
l'opéra. Je l'ouvris maussade dans sa
sacade toute renfermée, et l'ouvris. Et
enfin me au lieu de l'opéra, sur la place
d'Orléans Rocherou. De là je fus bien vite
de retour au couvent.

x x

Mais la plus grande ballade, se la fis
pour un beau dimanche de septembre
et je pris le tramway. Montrouge - gare St. Etienne
et l'observatoire et se filer ainsi par les
boulevards St. Michel, St. Martin, et de St. Bas-
topol jusqu'à l'avenue de la gare St. Etienne. Je
remarquai surtout à mon chemin la
porte St. Martin, et la grande porte d'entrée un
côté d'ail à l'ancienne église St. Laurent, et au
monument de Strasbourg. Je me dirigeai vers
bien le savoir, vers la gare du Nord. Je
regardai longtemps cette incomparable façade
qui porte les statues les principales grandes
villes du royaume, et que malheureusement on
manque l'ouverture empêche de ressortir. Mais
la beauté se gagnera ensuite la butte Mont-
martre, et d'aller rendre visite au Sacré-Cœur.
J'interrompis la cette gigantesque église pour
à peine achevée ne me laisse pas grand sou-
venir, mais l'extérieur. Quelle imposante
silhouette, dans sa blancheur immaculée
blanche, se voit jusqu'au plus haut de ses por-
tiques. Quels charmants détails, quel riche
ornement, cet échoque, style byzantin, et de
sa terrasse, quelle admirable vue l'on a sur
le grand Paris, semblable à une immense
mer bleue, l'on émergeait ça et là comme
les bateaux de l'océan, les innombrables mo-
numents, les minis, tous par la tour Eiffel
et les grands boulevards de Paris.
C'était vraiment charmant, se contempler.

ce panorama incomparable a mes yeux.
 Ces gargantua montés, jadis montés
 une source lumineuse pendant que dans
 les perles des gares, les est de la gare. Les lo-
 comotives grouillaient sous ces cy cris stru-
 dents. Je redescendis lentement les ram-
 pes, que parant Saint-Pierre, et j'arrivai
 sur boulevard Montmartre, où j'ai l'église
 de la Trinité, assez folle et je suis de
 côté de l'Opéra. De par là, devant les
 immenses magasins de galeries Lafayette
 dominant sur la place de l'Opéra, devant la
 belle façade de la gare Saint-Lazare,
 je me suis balladé un peu dans ces
 beaux quartiers. Boulevard Hauss-
 man, qui se va l'Opéra, l'air bon et
 je fis le tour de l'Opéra, ce mouve-
 ment qui coûte la folie somme de 70 millions.
 J'ai tout en admirant les superbes ma-
 gasins, les tavernes resplendissantes qui
 sont la gloire de ces quartiers. Je tombai
 au parc Monceau. Tous les avoisants
 ombragés. Je ce petit bourgeois se reposa
 un peu mes jambes fatiguées par un
 long voyage. Il est si poétique, ce
 parc, aux deux effluves, aux blanches
 et molles statues. Fréquenté par une
 foule distinguée. Je en sortis par la
 grille de l'avenue Hoche, et quelques instants
 après, j'étais sur la place de l'Étoile.
 une fièvre d'immortalité. Or, j'ai triomphé

Plein, n'est plus, mouvement, que cette
 place de l'Étoile, avec ses 14 avenues,
 larges, et, droites qui en rayonnent,
 toutes parts, et toutes les heures du jour
 de la traverser sans être gêné, et se
 vouloir passer sous la voûte de l'Arc
 où bientôt les armées françaises s'élèveront
 officiellement bientôt. Je regrette de ne
 pouvoir monter en haut, car l'accès en est
 interdit. (Assez de fois mais néanmoins
 satisfait) Je sa voy de dirigerai mes pas vers
 la suite, par une grande avenue la je
 vis, le palais du Crocodire, aux sa ma-
 quique terrasse, ses jardins, ses bassins,
 ses longes, et la belle chimie, le monu-
 ment, encadré de 2 tours barbaresques
 hautes de 70 mètres. J'ai au Crocodire
 qui sont le pont d'acier, se dress la mapes
 lucide tour Eiffel dont j'ai déjà parlé
 et par dessous son immense arche de 300m
 au bout du champ de Mars, je vis, la
 façade de l'école militaire, se déployant très
 largement. Interdiction était aussi de
 monter à la tour Eiffel, je m'acheminai, par
 les quais vers les Invalides, et après avoir
 visité le musée, je crus que je revins par les
 quais, et le boulevard Saint-Michel. Je
 vis dans l'institut des Français, avec son im-
 mortelle coupole, le palais et la gare d'Or-
 say, si gracieux et si jolie. Le boulevard
 Saint-Michel est à voir, sur l'artère la
 plus animée de la rue gauche, et la seule

102 — et était considérable — Je revins tomber
sur la rue St-Jacques au boulevard de St-
Roch — et de là au couvent.

Comme on pensait j'étais satisfait
de mon excursion et j'avais un bon coup
de chapeau —

Je vis aussi l'autre fois le jardin
des Plantes, les gares d'ouest et de l'est, la
place de la République avec son beau
monument, celle de la Nation immense
et si belle avec son magnifique bassin
et les 2 colonnes au-dessus de l'avenue qui
conduisent au bois de Vincennes & celle de la
Bastille et la colonne de Juillet, à l'em-
placement où s'élevait jadis la terrible
prison — les églises St-Martin des Champs
St-Jacq, St-Roch, St-François Xavier
St-Julien, etc. — et tous St-Jacques
curieux spécialement — l'église gothique
et enfin une foule de choses fort belles
plus belles qu'il n'est impos-
sible de tout me rappeler — une foule
compacte, élégante, grouillante et au-
si mélangée qu'il soit possible, enfin
ce que l'on voit constamment sur les
rues, avenues, boulevards et jardins
parisiens sans en excepter les bois de
Boulogne et de Vincennes.

..

Ma blessure guérissait rapidement
ou me radiographia. Je revins à l'ho-
pital St-Jacq, mais je n'eus pas de subit
d'opération nouvelle. La plaie se fer-
ma, enfin totalement et un beau jour
je fus vidé sur l'hôpital — depuis
de l'ère Michélin à l'ère de la
banlieue. Je pris le métro à la station
Denfert-Rochereau et après avoir pris le
Nord-Sud à celle de Pasteur, je descen-
dais à la porte de Versailles, je n'en-
trais pas du tout, mais comme
j'arrivai enfin dans la petite ville de
Vanves, je n'eus pas de peine à me faire
indiquer par un indigène le bâtiment
colonial au lieu où je me dirigerais main-
tenant — C'était comme une espèce
de caserne et j'avoue que j'y trouvai un
chien de manger la gamelle et de cou-
cher sur la dure dans un immense dor-
toir. Après avoir passé beaucoup de
jours je me voyais enfin délivrer de mon
sejour colonial par la commission
et l'honneur perspective de voir le pays
après qu'il en ait été libéré complète-
ment. Il y avait au lieu Michélin un ma-
gasin de pharmacie où l'on se débarrassait
et le soir nous pourrions descendre faire
un tour à Issy-les-Moulineaux, petite
ville assez coquette. ou bien on pourrait

Jusqu'à Paris, qui n'était pas loin
et il y avait le tramway qui passait là.

C'était le 19 octobre, muni
de mon titre de convalescence je pris bien
vite le metro et direction : gare de Lyon
où je devais m'embarquer à destination
de Compiègne. On dit qu'on a l'office
gratuit de la croix-Rouge installée à
la gare, et je m'enquis si c'était
qu'il me fallait prendre. Je vis sur
une pancarte l'express direct Paris-Lyon
Monaco. Instantanément je pris Nevers, je me
dis voilà ce qui te faut et je courus
dedans. On roule : Bercy, Corbeil,
Villeneuve, Sotteville, Montargis, Briare,
Gien, Cosne, La Châtre, Nevers, et
Moulins... Me voici au pays. Quelle
joie ! J'y passai la nuit et l'attendu à Compiègne
le lendemain le train qui m'amène à
Compiègne pour enfin à Châtelleraune.
Je courus me rendre à St-Lyon.
Quelle émotion ! Je revins le clocher de
mon pays natal après avoir passé par
tant de péripéties, et de se retrouver
pour un moment parmi les siens.
Que j'avais bien cru ne pas revoir.
J'étais donc si heureux ainsi en
achevant de remettre, et de reprendre
un peu des forces que j'avais perdues
par une grande hémorragie consi-
dérable à ma blessure.

X. — Retour au Dépôt.

Le 21 décembre 1918, presque un an
jour par jour après mon premier départ
je repris la route de Lyon.
Cette fois, au lieu de Compiègne, c'est à
Compiègne que je pris le train. Je passai
un an par Pigeon, Paray-le-Monial,
Mortagne-sur-Seine, dominés par la flèche ai-
güe de son Sacre-Cœur, Chauffailles,
La Charrette, où je vis dans la nuit les fon-
deries embrasées, par le tunnel de Soule
qui franchit les Cévennes, et on tomba dans
la pittoresque vallée de l'Azergues, que
l'on suivit jusqu'à Roanne, où il me
fallait changer de train. J'arrivai à
Lyon vers les Minuit et, je me souviens
commençant pas par trop. Je fus tout
de même prendre le dernier tramway
qui me conduisit à la porte de la caserne.
Je me rendis sur un lit, le premier que
je trouvais vide et le lendemain je me
présentai au bureau du médecin-chef.
J'y fus reçu vertement. C'était un
médecin nommé Hennessy, major de 4^e
galerie, et si me souviers qu'il voulut
m'envoyer immédiatement à l'infirmerie.

Je fus envoyé à cet effet à la caserne
 de Saint-Elisabeth, située aux Philippe-
 de La Salle à la Croix-Rouge. On nous
 fit faire des courses diverses en attendant
 notre départ pour la Valbonne, afin
 de nous accoutumer. Un jour aussi je
 suis allé à une prise d'armes à la
 caserne de la Part-Dieu. C'était pour
 une parade d'exécution - de gradation
 militaire d'un zouave - je trouvais la
 scène bien pénible, et surtout la marche
 bien longue. J'étais sur le départ, mais
 par acquit de conscience je voulus que
 mon père passe la nuit avant de partir.
 Je m'ajoutai ni examen, et quelle ne
 fut pas ma stupéfaction au rapport
 que j'eus. J'entendis : Paracutastera à
 Lyon aux fins de consultation chirur-
 gicale. J'étais heureux, et je ne fus
 pas long à repêcher armes et bagages
 que je venais de boucher. J'attendis
 ainsi quelques jours, et finis avec
 impatience, car ce quartier des Chantreaux
 à Lyon est bien le plus malsain que
 l'on puisse trouver, désert, moche, silen-
 cieux, rebouli, vulgaire, sans air et
 aussi sans habitations on n'y pouvait
 guère passer, que les convalescences,
 et les visiteurs de nuit qui étaient voisins.
 On y prenait la garde, continuant
 les courses diverses et allions aussi que
 qu'on en promenade dans les environs.

Vint la commission on se devait me
 présenter à l'hôpital militaire Drogenettes
 et j'y fus proposé pour l'entraînement
 progressif et éducatif de la classe de dépôt.
 Physiothérapique de l'île-Barry.
 On m'envoya donc la pas dans cette
 de un beau milieu de la Seine, ou l'on
 fut caserné dans un esplanade siveuse manon
 perché sur des rochers abrupts et dominant
 le grand bras de la rivière. Tous les jours
 on faisait un peu de gymnastique sui-
 voise sur la place de l'île, et l'après-
 midi c'était une charmante promenade
 aux environs, parfois avec la compa-
 gnie de parent et pour beaucoup une
 partie de pêche en sauto, si ce n'était
 au café de St Lambert ou de Collonge.
 Un jour je tombai malade pendant
 la séance de gymnastique. Je allai me con-
 sulter tout de suite, et le lendemain malgré
 une fièvre de cheval, je dus monter à la
 visite à St Elisabeth, c'était un abcès suite
 de ma blessure. Je fus hospitalisé à l'infir-
 merie de Collonge, et je restai là 3 mois
 les plus heureux que j'aie passés au régi-
 ment. Je fus assez vite guéri, mais sous
 la protection du sergent infirmier et
 d'une infirmière scottaise nommée Gabelle
 que je n'oublierai jamais. Je réussis
 à y rester très longtemps, exclusivement
 à y prendre les paysages.

Je me mis à étudier la peinture à l'huile principalement. et je fis beaucoup de tableaux, j'en fis de très grands, et le mieux que je pus. Je fréquentais beaucoup les grands magasins de peinture et lin, exposition de peinture, ainsi que les musées — le musée St Pierre — le plus beau de Lyon m'attirait principalement. Le médecin qui nous visitait n'appartenait pas au corps, mais venait des gouvernes du camp de Gironnay. Il me proposa un jour pour une 2^e consultation chirurgicale, que j'allai passer encore à Degerettes. Cette fois je fus proposé pour changement d'armes — artillerie coloniale, j'attendis les événements à Caluire.

Un mot au sujet de Caluire : C'était un fort, commandant la vallée de la Saône et la plaine des Dombes, à proximité de la Croix-Rouge, tout entouré des cultures maraîchères des châteaux et des villas, à l'ouest, au-dessous d'une pente rapide, la vallée étroite et profonde de la Saône — une belle vue sur les Monts d'Or, avec les 3 crêtes du Mont-Cindre du Mont Lory et le mont Verdun et les jolis villages de St Didier et St Cyr. On avait toute liberté et pas d'autre garnison dans le fort ni d'autre autorité que notre sergent : un Lyonnais.

nommés Dubost. Chaque dimanche les environs du fort, de Caluire à Montezuy, étaient envahies et par une foule, avec le repos et d'air pur, on aurait cru une armée en partit, l'ennemi décidé à donner l'assaut au fort, il y en avait plus qu'aux remparts. Et sur les bûches d'interieur. Quelles bombes nous y fimes, quels dîners, quelle table, et quelles parties ! Nous allions aussi souvent au café, les Forts ou bien au Lion d'Or. Chez M. de Caluire comme on disait toujours. Il y avait comme principaux associés : Gardels, et bon Chomière, Billard, infirmier, Courmeil dit la Science, Tourner. Rogat, en-
 jusqu'à comme moi, et on ne chargeait guère de tenir le temps, j'attendais toujours la commission, mais elle ne vint jamais, et un beau jour après m'avoir demandé si je voulais aller aux colonies on se répondit négativement, on m'envoya passer une visite au médecin chef à Serin afin d'être proposé pour le service auxiliaire. Les choses réussirent et M^{re} de Schacken, qui occupait y poste, me proposa pour la commission du Rhône qui devait siéger à l'hôpital militaire le 11 mai 1916.

XI. - Versé dans le service auxiliaire

Le 11 mai, à l'heure dite, je me présen-
tai avec 3 copins Raymond Choquet, et
Journé. Furent proposés pour l'auxiliaire.
Bien anxieuse j'attendis, en passant
devant le major. Le comité, prononçant
les mots $\neq$ classé dans le service auxiliaire
les autres furent : invalides ou service armé.
Invalides. Je dis que j'étais bien heureux
de me voir toujours tranquille pour
3 mois. - Je me souviens que, ce jour-
là, c'était un jour remarquable de l'année,
car on enterroit l'archevêque, M^r Lévêque
sur la place Bellecour et que de la Ri-
publique, centrale et de l'hôtel de ville
où le convoi devait passer. Toute circu-
lation fut arrêtée dans ces parages
et un piquet de police barriadaient cha-
que rue adjacente. Chacun, grimant
un peu pour tout, pour mieux voir
et j'en eus fallut attendre, à côté de la cor-
te pour pouvoir gagner Caluire.

Deux ou 3 jours après, l'infirmerie
de Serin fut dissolue et je me rendis à
Serin, muni d'une lettre de recommanda-
tion de mon ami Gardelle, pour les sœurs

du médecin-chef, nouveau, qui venait de
s'installer à la tête du régiment. C'était
pour me faire agréer si lui comme ser-
domme. Aussitôt dit, aussitôt fait.
J'entrai immédiatement en fonction.
C'était le docteur ^{projetant} Tgalon,
des troupes coloniales. Il habitait 23 l'ho-
tel Bonnard, rue Grolier, et rue du Président
Cayot, un quartier bourgeois et très raffiné.
Je n'avais pas beaucoup de travail, et
une liberté complète, j'avais aussi la
sageur de manger avec les infirmiers
et de coucher dans un bon lit.

Je fis 3 belles promenades. Sans
tous ces coins de la ville, j'en explorai
à peu près tous les coins et tous les
détails. J'allais, aussi souvent que
mes amis, cinémas, théâtres et specta-
cles divers, de Casino principalement.
me fascinait beaucoup. et j'aimais
surtout, les revues à grands succès.

Je continuais à dessiner et à peindre.
J'avais les leçons d'un maître en portrait
nommé Galland, et je tâchais d'en
profiter le plus possible. Ceci dura
jusqu'au 30 juin, époque à laquelle
mon patron tomba malade, et entra
à l'hôpital Desgenettes, puis ensuite au
N° 54, école Gerson, et voulut me garder
avec lui, mais il n'y a pas eu moyen.
Je dus reprendre ma compagnie

Boujours grâce à ces braves Beissens
je pus être nommée infirmière au di-
pôt, malgré que je n'eus aucune no-
tion pour ce mais on m'apprent à
faire un pansement ou un massage
très bien que moi. et tout marcha
pour le mieux. J'allai m'acquiescer à
voir chaque jour la base de l'hôpital
et lui faire ses commissions.

Je partis en Juillet pour 15
jours de permission agricole. et avec
mon beau-boulot ensuite.

Pendant un moment j'eus la
chambre des Sénégalais à m'occuper.
Le personnel infirmier était ainsi
composé : Epurat Beissens, Khann
Jentiste, Cellas, Dug, pharmacien,
Gilbert, et moi infirmière, et Rozmet et
moi, hommes de corvée. Notre
pharmacien chef était M. Dehne
droguiste à Lyon, et comme médecin
nous eûmes successivement M. Lechac
Ren, Landry, X. et Miquet.

Les infirmières : Mme Morey,
Mlle Brinot, et Mlle Philibert.
J'avais avec moi, mlle Brinot un
phénomène, que je vis, vers plusieurs
fois.

Par le service même je suis ap-
pelé à parcourir la ville en tous sens
allant dans les divers hôpitaux.

ou conduire, un malade en consulta-
tion ou l'accompagner. J'eus par
quelqu'un, principalement les nègres.
J'aimais même assez à être avec eux
surtout les faire parler. La plupart, sont
surtout un nommé Moulamine Diagne
s'était attaché à moi ainsi qu'à Colas
et il nous portait beaucoup d'amitié.
Ces pauvres bougres ne savent
après chaque repas, enlever nos restes
quand y en avaient, et s'en rigolaient
sans cesse. Toutefois quand c'était du
cochon, car on sait que la religion
musulmane, n'admet pas que ses
fidèles en mangent, aussi que le porc
le Gadool ou du vin.

Je'ai constaté aussi, avec infirmité
la ferveur et la foi, inébranlable, qu'il
ont en leurs (gr. gris), fétiches, que cha-
cun porte sur lui bien précieusement.
Je me souviens qu'un jour alors que
j'étais de service comme infirmière aux
bains dans le Rhône, il y en avait
un qui l'avait perdue à l'eau. et il se
faisait beaucoup de manèges sans
car, selon leur croyance, ces gr. gris
doit les préserver, infailliblement de la
mort, à condition. Toutefois que ils
aient coûté assez cher, autrement
ils ne sont pas bons.
Impossible de leur faire dire autrement.

Un jour, un le nous disait à un S'ex.
— Il y a beaucoup de vos camarades
tous au front, pourtant.

— Qui, répondait-il, se le sait, aussi c'est
ceux qui n'ont pas mis la prise en achetant
leur quinquin et par conséquent, ils n'étaient
pas bons.

Puis finalement comme conclusion
il ajoutait. — Ce n'est pas étonnant
que vous vous fassiez tous tuer vous
autres Européens, parce que vous n'avez
pas la croix-ne.

Il fallait aussi les voir le soir à la
prière. — avec quels gestes ils imploraient.
Allah, et les catholiques si ils égreignaient
dévotement leur chapelets.

La plupart parlaient Français
mais il y en avait néanmoins encore
beaucoup qui n'en comprenaient pas
un mot. — Je me rappelle qu'un jour
étant encore le service au bureau, il y
en a qui fut pris de congestion ou
sortit de l'eau, et comme c'était un de
ceux qui n'en connaissait pas une syllabe.
Je fus bien embarrassé.

Grâce au secours du public, et des
braves directeurs d'un foyer anglais
je pus m'en tirer assez facilement.
Un interprète fut laide avec moi,
et je pus ainsi le faire hospitaliser
par les soins du service de santé.

le
et
se
le
et
la
les
les
hor
ar
me

La place St Germain, n'est pas belle
pour elle même, mais, et étroite. elle serait
magnifique si ce n'était les monuments
qui la jalonnent et le son souvenir
historique. C'est là que fut décapité
sous Richelieu, Ling Mars et le Coligny.
et que fut dressé l'échafaud sous la Terreur.
Comme monuments, vous y voyez
d'abord l'hôtel de ville, dont la façade
principale occupe tout le côté est de cette
place. L'autre que l'autre façade, un peu
moins riche de bouche sur la place de la
comédie face au grand théâtre.
Ce vieux monument est très antique
seulement il a été remanié plusieurs fois
principalement à la suite d'un incendie
il est une belle façade renaissance
à deux étages. qui termine aux 2 ailes 2 gentils
fauxillons, portant de belles sculptures my-
thologiques. Au dessus de la grande
porte encadrée de colonnes en phrygie rouge
se tient la statue équestre du roi Henri IV,
des deux côtés soutenant un tympanon
aux armes de la ville. A l'extrémité au dessus
d'un peu derrière la façade s'élève le
beffroi supportant l'horloge et terminée
par une belle coquille haute de 50 mètres
Le vestibule est flanqué des célèbres statues
en bronze du Rhône et de la Saône.

impression au début, par son air brutal
mais se reconnus ensuite que je ne devais
trembler car, nous fîmes ensuite si l'on
peut dire une poignée d'amis, - j'oublie
de dire que mon camarade était jus-
tement, l'ami Gardelle que j'ai connu
à Gallure. - Nous mangions avec les
officiers par faveur spéciale du capitaine
j'avais de grands loisirs. j'y fis beau-
coup de peinture. et que je tel que que
je voyais Charimants. à fixer sur
la table sur ces nives enchanteuses.
Je suis difficile et tout se choise
de ma fenêtre au de la petite terrasse qui
s'étalait devant les casernes la vue sur
la rivière, que l'on dominait audacieu-
sement, étoit splendide - ainsi que
les rivières de la terre ferme - ou une
belle route est taillée dans la roche rose
et grise.

J'étais à 4 Km de Lyon et Lestrans
y conduisaient chaque demi heure -
Je n'y avais bien facile d'y aller.
J'eus une permission agricole de
12 jours pour les semailles.
et à l'hiver vint monotone. en dans
cette vallée, comme l'été y est ravissant.
Bien des fois. Je toute la journée.
l'on y voyait. pas la rive opposée de
la Saône, et, l'on entendait que
les vœux stridents des remorqueurs.
voquant dans la brume.

Le soir du 3 janvier voici qu'un sergent
m'apporta un papier de la compagnie
pour que je me dirige. Si le lendemain
matin sur J. Elisabeth - pour m'y
faire habiller à neuf car j'allais être
vers au 17^e d'infanterie. j'y avais
pas de temps à perdre. j'y fis bien vite
mes bagages, achevai en hâte un
tableau que j'avais sur le chevalier
et que je vendis 10⁰ au caissier
quoiqu'il fut destiné au capitaine de
l'état-major. - Mais je n'avais pas
le choix - après avoir fait mes adieux
au médecin, qui était comme un père.
du que le bureau. lui prenait son in-
fermier sans sa permission. Je m'occupai
avec un copain nommé Paviot. et J.
Elisabeth. - On resta 2 jours à J. Elisabeth
pendant les quels on fut habillé, équipé
et armé, chacun coupe - chose.
Comme on avait liberté. je profitai
des permissions de minute pour aller
au théâtre. pendant qu'il était
possible car on savait bien que c'était
pour partir.

Nous allâmes à la caserne J. Jean
dépôt du 17^e, mais aussitôt on nous
expédia. au clos Jours. ou l'on resta
jusqu'au 13 janvier. nous étions
couchés dans les baraques, ou l'on gelait
et la nourriture était effrayante.

XVIII. — Retour à la zone de guerre

Par un froid de soixante degrés pendant
le 13 — on fit les préparatifs de départ.
Et on emboîqua dans la nuit en gare
de Poise.

Quoiqu'il y eût du vent, on était à
Saint-Jean de Losne dans la côte d'Or
et il neigeait — On partit froid.

De mon passage à Saint-Jean de Losne
je me souviens d'une histoire amusante.
Comme nous avions assez d'arrêt.

voici une bande de poilus qui descendait
se débarbouiller et naturellement les
sieurs tout jusqu'à leur vareux
dans le compartiment. Tout à coup

le train s'arrêta, mais croyant qu'il
manœuvrait, ils ne s'en firent pas.
seulement le train partit pour tout

de bon et quoiqu'il y eût il était
trop tard. — Ils restèrent ainsi par un
tempérament glacial à moitié habillés

et sans vivre ni bagage. C'est n'est que
et on 5 jours après qu'ils furent nous
rejoindre. — Après Dijon et fut un

arrêt assez long à la grande gare
régulatrice d'Orléans. — Bille.

On y toucha les effets chauds non
reux, couvertures, chaudières, chaudières.

et on remonta dans le dur, à 10 h. du
soir nous passions à Neufchâteau
qui est sur les Minuit un peu après
Mirecourt on descendait à la petite
gare de Brenelle — la Grande (Vosges)
c'était notre terminus.

Après avoir resté (comme il convient)
9 ou 3 heures pour le rassemblement on se
mit en route pour nos cantonnements.

J'avais senti que beaucoup de copains dans
mon sac à la gare, car je ne m'en souciais
guère de les porter, j'avais néanmoins pris

soin de détacher mes couvertures et de me les passer
sur mes épaules.

Il faisait un froid terrible, la terre
était blanche, et nous fallut faire 9 km.
pour arriver à Belleville on fut vers au

Mt. R. et l'infanterie 96^e C. et 101^e C. et 102^e C.
seins soldats. La classe 17^e des Indiens
en partie, les régiments de la 1^{re} division

étaient tout à fait charmants
on eut un quart de nuit en arrivant
et on se coucha dans les cantonnements

qu'on nous donna. Nous restâmes
seulement quelques jours à Belleville
on ne faisait pas grand chose, nous

avons eu un jour nous balader à
Rechel, un village bien agréable avec
ses rues sales, ses gros tas de fumier dans
la porte, et ses portes en bois.

Le commandant nous passa en revue,

dans un champ, un jour qu'il neigeait
à plein temps, et je fus dans la
catégorie : Ses ordonnances

On partit ensuite par village voisin
Cotainville, où l'on fut, admirablement,
bien se mitant installé avec 2 copins.
Pavot et Serouault, dans une habile
avec quelques mortuor. Les gens de la
Maison M^{re} et M^{me} Beugnot, furent
de très braves gens, et nous firent tout
de sorte de prévenance.

Chaque jour on nous menait en
promenade, tantôt à Biecourt
Dombras, ou Minel en Saintes, et faisait
toujours un froid terrible, chèrement
que nous avions le bon effet bien chaud
notre le plus grand travail fut d'épucher
des légumes, et encore inutile de dire que
l'on se débattait le plus souvent possible
les uns et l'instituteur, les braves gens tous
les 2 s'étaient entendus pour montrer comme
un petit foyer, on nous trouvions le soir
lumière, chauffage et à lire ou écrire.

Un jour, on désigna un détachement
pour le camp retranché de Toul; j'en fus.
C'était autour du 2^e janvier on
alla prendre le train à Trelle et
comme à l'arrivée il fallut attendre
plusieurs heures à la gare, à battre la

générale - sous un front. Les plus jés
me souviens qui se passent à Bie-
court, je voulais boire à mon bidon
maître. Mazette le vin était gelé dedans.
On se bouscula à Trelle dans une liste
pour avoir un malheureux quart de jus.
Le train vint enfin, et on monta
en voiture. C'était un train mixte, et dans
mon compartiment il y avait 2 bourgeois
qui allaient à Nancy, et l'on causa
assez le long de la route.

Je vis en passant, Pantonville et Voge-
lise, avec leur célèbres brasseries, j'en passai
à Troyes sous Vandœuvre - j'en passai
fais contempler, après l'explication, les plus
bourgeois : la foresterie collige jumele quel
bureau de la Lorraine = Tiers-Vandœuvre
dont un promontoire sporty, la colonne
statue, le Notre-Dame de Lion, grand site
panorame de la région ; et l'autre. Les ruines
du château fort des comtes de Vandœuvre
qui s'envola l'illustre famille qui régna
longtemps sur le royaume de Lorraine et
dont une branche occupa, jusqu'à ce
jour le titre d'Autrichiens de Habsbourg-Lo-
raine. Ensuite, et fut, l'agglomération in-
dustrielle de Pont-Saint-Vincent et
Neuves-Maisons, qui se présentent de
gigantesques hauts-fourneaux, forges,
fondoirs et divers établissements métallur-
giques. C'est le commencement de
la grande région métallurgique de

de Meurthe et Moselle, qui s'ouvrent
 de la ville de Pont Saint-Vincent est située
 aussi dans un site très pittoresque au
 creux d'une profonde et étroite vallée, on
 se réunissent la Moselle et la Madon.
 C'est de Pont Saint-Vincent que la
 Moselle commence sa grande course vers
 Coul. De là jusqu'à Nancy le
 pays est très agréable, mamelonné, ac-
 cidenté et tout couvert de vignes et de
 jolis villages, aux maisons blanches et
 basses, se cachant derrière les mirabelliers.
 Tout à coup les hautes cheminées se dressent
 sur un nouveau, puis les hauts fourneaux
 comme à Neuves Maisons. C'est
 Juvilly-la-Malgrange, un grand four
 bourgeois de Nancy, très actif, et plein
 d'usines. 5 minutes après, nous sommes
 en gare de Nancy. On est quelques
 instants d'arrêt, mais impossible de se
 tenir voir la ville. — et je le regrettais
 beaucoup, car je savais que c'est une
 fort belle ville, et les quelques rues que
 j'enfrais en passant m'y les confirmèrent.
 Je puis me contenter de regarder de
 loin sur le panorama de la ville, borné
 par ses innombrables et belles églises
 pendant que nous roulions vers
 Maxéville, et Champigneulle, célèbres
 par leurs immenses brasseries, les plus
 réputées de la région.

A Trouard. — voici, qui se paraissent
 encore plus nombreux et plus formidables
 les fonderies, de fer. — Pompey, Marbach
 et Trouard, ont formé qui eux-mêmes
 agglomération, formées par d'énormes
 cheminées, et la sombre masse noire des
 hauts fourneaux. — Tout autour dans
 le pays principalement dans la vallée
 de la Moselle, on se trouvent les mines
 de fer, on est étonné de voir de grandes py-
 lones dans les champs, supportant un
 fort treuil, ou circulent sans cesse les
 wagonnets, ainsi suspendus dans les airs
 qui conduisent le minerai depuis la
 mine jusqu'au haut-fourneau.
 A la Sombrie de la nuit je fus encore
 voir Liverdun dans l'étroite vallée de la
 Moselle, qui est dit-on le bourg le plus
 pittoresque de tout le département, et je
 veux bien le croire, — car pour trouver
 un coin plus beau que celui-ci je crois
 que c'est bien difficile. C'est un vieux bourg
 du moyen âge auxuelles, a fines, et fort
 bien perchés sur un promontoir qui domine
 jusqu'à dans le lit de la Moselle,
 les canaux et la marne, au Rhin, par
 où ce promontoire sous un tunnel, et im-
 médiatement après enfamés la Moselle
 sur un beau port-canal, tandis que
 sur l'autre rive, s'élève le château de la
 Sombrie ou commence la sombre et mystérieuse

Spirit St Hays : occupant a peu près tout
 le grand triangle formé par la berge de
 la Moselle entre Coucy, Nancy et Saint-James
 Vincent. On arriva de Coucy dans la nuit.
 Il faisait un clair de lune magnifique
 mais un froid bien inf. aussi.

Personne ne connaissait Coucy, pas même
 notre chef de détachement. Quand nous
 fûmes sortis de la gare, mais on ne savait
 donc où nous diriger.

Après un vif. la grande avenue Victor Hugo
 la seule d'ailleurs devant la gare et on
 s'y enfila rapidement. Un militaire aux
 costes vers le canal. nous indiqua la
 Porte de France, par laquelle nous devions
 entrer en ville. On fit ainsi quelques
 pas vers le centre. St Coucy finis, arrivés devant
 le théâtre municipal on prit à droite la
 rue Chanzy et nous nous présentâmes aux
 bureaux de la place. Pendant que notre
 chef de détachement parlementait pour savoir
 où nous aigüeiller, (car on ne le savait pas)
 nous nous prélassions à la belle étoile.

On nous conduisit enfin à la caserne
 de Magiechal Nay, à 2 Km. au sud de la
 porte Jeanne d'Arc, par la quelle on sortit.
 On trouva, une chambre avec le chalet
 et j'y passai une assez bonne nuit.

Le lendemain matin on eut la visite
 des faubourgs. mais sans aucune avance
 mais à chaque sonnerie du garde à vous
 il nous fallait descendre de nos chambres.

Ces casernes sont situées sur un haut pla-
 teau dominant la Moselle, et l'immense
 court, et tout affreusement balayée par la
 bise qui soufflait le matin au soir.

On avait à peine sorti de nos chambres.
 heureusement que comme à Cointeville
 notre plus grand boulot consistait à éplucher
 les patates. Nous ne devions pas sortir de la
 caserne, surtout ne pas s'enfuir dans les rues
 de Coucy. Mais malgré la consigne
 je trouvais bien le moyen d'y aller. Quant
 même, un soir qui il faisait très noir
 j'osai de dire, que je ne vis rien de
 tout. surtout, que dans cette ville de guerre
 tout était hermétiquement clos, aucune
 lumière ne filtrait, et les gens se promenaient
 dans les rues avec des lanternes pour éviter
 les passe-vois, et il y en avait beaucoup
 d'officiers. — Les uns allaient à la chan-
 ce, d'autres au bureau de la caserne, se ne
 rencontraient aucun factionnaire en passant
 à la porte Jeanne d'Arc, et se rentraient
 à la nuit, incognito.

Le 29 janvier, je sus que j'étais désigné
 pour le 9^e bataillon du 29^e d'infanterie
 qui se trouvait aux travaux sur le front
 Citait. à Bellain qui nous allions.
 dans la région de Nomeny.

On embarqua à 8 heures du matin
 à Coucy par un train de ravitaillement
 qui devait nous conduire jusqu'à

Belleville - 3/ Moselle - Trés de Pont à Mousson
 On passa par Prouvart, Pompey et
 Marbach, en suivant la vallée de la Moselle.
 Arrivé à Belleville on descendit - le train
 n'allait et ailleurs pas plus loin, en vi-
 son de la proximité des lignes - On ne
 savait guère par où passer - Certains
 d'entre nous proposaient de traverser la
 Moselle sur la glace, qui était totalement
 gelée - mais, on ne voulait pas s'y
 hasarder quand même, car ce fut en
 droit elle est déjà d'une longueur assez
 considérable. On fit donc un grand
 détour, pour revenir la franchir, sur un
 pont de bois construit près d'un autre
 qu'on avait fait sauter, au début.
 Puis on traversa le gros village de Mi-
 lery, dans un site fort pittoresque sur le
 rivage droite de la Moselle.

Nous avions aussi une dizaine de km
 à faire et une route plutôt dure.
 Comme on avait le sac complet, inutile
 de dire qu'on en avait rudement mar-
 qué. On franchit le grand couloir entre
 les hautes collines, on redescendit dans
 le vallon de Viller - au - Val et on arriva
 enfin à Bellevue, situé au creux du
 vallon, sur le bord d'un ruisseau - la
 Natagay.

Je fus affecté à la 36^e Compagnie
 et on me donna, les uns à pied, d'autres
 à cheval, puis ensuite un cheval à soigner.

Je me souviendrai longtemps du froid
 glacial, que j'endurai dans ce patelin.
 Le thermomètre descendit dans les 1^{ers} jours
 de février à 22° au dessous de zéro.
 Comme cantonnement c'était déplorable
 nous couchions sur des pailles, sans lits
 et même sans paille, avec tout simple-
 ment 2 petites couvertures et une toile de
 tente pour nous abriter. Des torts si bien
 ajustés qu'on voyait les étoiles à travers.
 alors, jugez des nuits agréables que
 l'on pouvait passer, impossible de mettre
 les souliers le matin, tellement l'on avait
 froid. De plus, tout était gelé, pain
 dur, légumes, etc. Vers la fin j'ai
 vu changer le cantonnement et j'étais
 pourtant un peu mieux, parce que on
 avait, du foin où l'on pouvait se blottir
 un peu. Je m'occupais mes loisirs à
 fabriquer une canne, au sergent major
 qui me avait promis une permission en
 échange - mais, je n'y eus pas si
 vite que je le croyais. Chaque jour
 et chaque nuit à peu près régulièrement
 les avions boches nous survolaient et
 c'était un canardement à n'en plus
 finir. Un jour, un avion boche pas-
 sa si bas au dessus de Bellevue qu'il
 crut qu'il allait atterrir. Les gens, durs
 pourtant aussi en intimité, dans le air
 pour aller tomber en arrière et nous sur
 le centre industriel de Prouvart.

Un beau soir — on pourra un cri de
joie en voyant sur nos ailes par
un biplan Français — Les bolcheviques
du nez et tomba en ville, tout en flammes
C'était entre Cystin et Morey à 5 ou 6 km
de Belleau et Beaucourt et couvrent.

Où sont mes quinzaine de jours passés
à Belleau. voici que le lieutenant Tardieu
m'y fait appeler à son bureau — Ne
l'ayant jamais vu ni connu. Je me deman-
dais fort comment cela se faisait qu'il
m'y connaissait — alors le planton.
me explique qu'il avait vu la canne
sculptée que j'avais fait — et qu'il avait
décidé de m'y prendre pour ordonnance
en place d'une meridionale qu'il avait
et qui ne lui plaisait pas.

Je me présentai alors, il me questionna
un peu. Je me fignai de lui montrer tout
ce que j'avais en fait de sculpture et
il renvoya immédiatement en service
Je dus pour ça quitter Belleau, sans
trop de regret, et aller m'installer
avec lui à Sivry, gentil village
à 2 km. plus loin au pied du Mont
Coulon.

Je me fignai à vivre sur pas au
charge. Je suis très heureux et m'y
suis beaucoup. Je passais tout mon
temps chez les bolcheviques qui ont été
mon officier — C'était 3 très braves

que M. et Mme Vincent et leur fille Chérie.
ages de 16 ans — blonde et rose, avec une
grâce, candide et simple. Cette jeune fille
semblait incarner la Lorraine, les gra-
vures — j'essayai un jour de faire
son portrait en m'amusant — et fut le
premier que j'osai faire d'après nature
et il paraît que j'en ai remis pas si mal
que ça — Le père Vincent me racontait
beaucoup d'histoires — au sujet des pays an-
nexés, car il venait de là bas — et cela
m'amusait beaucoup — On était avec
lui couché — c'est à dire avec chaudement
par nous étions comme dans des cages à
lapin, et tous les uns sur les autres, dans
l'embrassement, d'une femme. La nuit
était parfaite et ça durait — Je n'avais pas
d'autre travail. Et j'employais mon temps
à faire des croquis de ce village avec des
et vers la fin je suis monté au Mont —
Coulon avec les travailleurs — Je y ai fait
des croquis intéressants. Les lignes, et des
croquis de Nomens — tout en voyant cela
sur les plus dans cette pauvre ville montante
entre toutes par sa destruction, complète
et les massacres barbares des bolcheviques.
Je vivais à 20 août 1914. — On de là la
ville, on voyait les cotons, vers Belm
occupés par les allemands depuis 40
ans avant justement la nuit de bon
adieu bien dissimulés et s'en bon pouvait

140.
voir sous être vus - Les hauteurs perçues
toujours nous emblaient - et une batterie
à pic de marine installée à quelque
100 mètres du village, faisaient un
épouvantable grondement et les tirailleurs
tombaient - Ces pièces, effroyables
tirèrent à une trentaine de kilomètres
et insèrent certains ouvrages du côté de
Metz - Un dimanche il m'arriva
un petit incident, je redescendis tran-
quillement la route, de Moirion quand
je fus arrêté par 2 gendarmes - qui
me demandèrent quelques explications
car on ne devait pas sortir de nos
cantonnements mais je fus quitte
car ils étaient bons gars - et plus tard
je fis attention quand je me promenais
à ne pas suivre les routes, autant
que possible.

Le diable était venu, il commençait
à faire beau quand on quitta Siercy
le 6 mars 1917. On revenait aux envi-
rons de Coul, à Bagney-deuxième-Barine
Nous avions environ 40 kilomètres à
faire à travers le plateau de Haye.
On revint par la vallée de la Moselle, jus-
qu'au confluent de la Meurthe et de la
Moselle, à Monbailly - de là on bifurqua
à travers la forêt de l'avant garde

141.
par une route montante et après avoir
débouché dans une immense plaine légi-
èrement ondulée, et couverte de houblon-
nières - on s'arrêtait pour passer la nuit
à Saizerais - importante commune près
de la route de Coul à Metz, et y avait
un grand camp d'aviation, et je
fus voir à mon aise les avions qui excitaient
les polles pirovettos. Le lendemain on eut
un long voyage, la route de Metz, fuyait
devant nous droite et interminable à travers
ce riche plateau. Quelques villages se mon-
traient ça et là : Rosières en Haye,
Giverny et Jayon. On coupa, entre
Jayon et Brancuville la jolie rivière : le
Cerroire sur un grand pont, et bientôt
après avoir franchi cette vallée d'après, dans
l'horizon vapoureux une silhouette conique.
C'était les 2 collines jumelles du Mont-Saint-
Michel et de la Côte-Barine, et un peu à l'est
de St Michel, les 2 tours de la cathédrale
de Coul. Après les casernes de Bois-la-Ville
on prit un chemin et traversa sur la droite et
bientôt on entra jusqu'en tête, à la
Casernes de Sebastopol, on zigzagua l'état
major du bataillon. On fit le fus et
une grande fosse de 2 heures et, dans la
nuit sous une pluie battante, on gagna
Bagney-deuxième-Barine, et l'on alla bien

J'y trouvais un bon cantonnement - et quelques jours je partais en permission de 4 jours.

En rentrant je me retrouvais plus ma compagne la Daquay. Je pris le train jusqu'à Lucey - et j'eus enfin le bonheur de trouver mes tiges sciées.

Je restai là une quinzaine de jours à Lucey. Mon officier logiait chez un gros propriétaire du pays, un homme belive. - pas un mauvais bourgeois. mais un peu maniaque.

rien de particulier à signaler sur mon séjour à Lucey. sauf un jour qu'on dut courir au feu. - une maison s'étant déclarée par un court-circuit dans un court-circuit.

Un beau jour nous rentrâmes à Libastrop et j'y retrouvais plusieurs copains. - affectés à d'autres compagnies. On s'installa et j'eus une jolie petite chambre que je partageai avec un brave camarade nommé Chassabond. - C'était dans la mansarde juste au dessus de la chambre de mon lieutenant. - donc pas de chemin à faire, sauf pour aller à la soupe. car la cuisine était à l'extrémité bout de la caserne. - qui est très étendue. C'est tout. J'en profite et j'une propriété incontestable.

J'y fis beaucoup de dessin. portraits de - J'aurais une jolie chambre pour trois ou quatre d'êtres absolument tranquilles. et ayant ma liberté complète. après mon travail terminé j'allais peindre quelques beaux paysages dans les environs.

C'est là que rencontrai justement un maître pour étudier la peinture. M. Moron de Beaux-Arts - et un autre pour la sculpture - M. le lieutenant H. - Je travaillai sérieusement - et j'étais bien flatté que mes maîtres constataient à chaque instant à mon sujet. Je prodigieusement progressais. Mon service ne m'empêchait guère d'aller très souvent à Couff. - soit pour faire les commissions ou même le plus souvent pour assurer la communication entre mon lieutenant et sa maîtresse.

Je fus donc à mon tour, pendant un croquis de l'admirable cathédrale de Couff et des antiques maisons de cette ville et de son histoire.

Couff est une ville de guerre, velle très vieille. entourée d'une enceinte triple pour Vouban et percée seulement de 4 portes. porte de Metz, au nord (la seule qui remonte à Vouban) porte de France, au sud-est, porte Jeanne d'Arc, au sud, et porte Moselle à l'est. J'ouvrais juste sur le grand pont de la Moselle et par où passait la route de Strasbourg. Les canaux de l'est et de la

Marny que Rhin, qui font leur fonction
près de la porte de Metz. Longent ces fortifi-
cations au nord et à l'est, ainsi que la Moselle.
On verra à part, l'admirable cathédrale -
magnifique monument, du XV^e siècle. Tout les
façades, surmontées d'une élégante corniche et
encadrées de 2 tours, ajourées, hautes de 48 m
est un chef d'œuvre en style ogival flamboyant
d'abside et sévère. Mais la plus belle effet
qui porte les vitraux, magnifiques et d'une
hauteur importante, et un curieux cloître
et hôtel de ville, avec un portail historique
séparé de la cathédrale par un jardin
publie, ou l'on voit une statue des bourgeois
une statue statue : la France résignée après
la défaite.

L'église St. Genoux, dont l'abside est égale-
ment grandiose et de la plus grande antiquité
même que n'a rien d'autre. Les faces de façade
elles possèdent également un beau cloître.

À part ces 3 monuments, rien n'est beau
à Metz, si ce n'est que les curieuses et antiques
habitations que des Cleres, rue Coeur de Cor.

St. Bouche, ou des 4 fils d'Ymon
Pas de fer, dans la ville, ni avenue ni
boulevard, ni promenade, autres que celles
qui longent les fossés, en dehors des murs.
Ce que l'on voit environnant à Metz
ce sont des casernes, encore les casernes et
toujours des casernes.

La garnison y est formidable.

Je partis en permission, vers la fin février
et à mon retour, je fus versé à la 33^e Co.
pour quelques jours seulement - car ma
compagnie était partie au front. Pour les
travaux d'approche et je devais la rejoindre
avec mon lieutenant - aussitôt qu'il
serait disponible.

Nous avions toujours la visite des
faibles, et ils bombardèrent tout plusieurs
fois - mais heureusement jamais nos casernes
une seule fois - un obus d'obus tomba
dans un pectoral - il n'y eut aucun mal.

Le champ d'aviation de Corbail était
garni de la et les boches ne se gênaient
pas pour le venir surprendre d'assez bas.

Puis, un beau jour, on partit
retrouver les copains à Commercy en
Voiture.

XV. - En Woëvre.

C'est une voiture qui nous mena la ba-
non lieutenant et moi. On suivit la
grande route de Boucy à Verdun - jusqu'à
Aussanville. en traversant Ménil-la-
Cœur et la grande forêt de la Reine.
Aussanville on tourna à gauche et, et
immédiatement on put voir, à 1 km plus
loin, les débris pantelants du pauvre
clocher d'Hamonville. De distance en
distance, sur cette triste route, aux
rangées de mirabelliers, on lisait sur des
écritures : Officiers l'ennemi vous voit
en effet. Le sa regrettable position sur
Mont-See à 10 km. au nord-ouest, le
bois découvrait facilement les moindres
mouvements de cette grande plaine,
que on appelle Woëvre. Pour au sol
humide, souvent marécageux, et
semé de nombreux étangs, qui alimentent
soit la rivière d'Esch, ou le Rupt de
Mad. Le relief est plat à peine ondulé
au centre et, d'ailleurs, légèrement à l'est
vers les côtes de Moselle. Foulis, qui a
l'ouest les hauteurs de Meuse, forment une
ligne ininterrompue de hautes collines
percées par les trous de Lérionville
aussi les principales routes ou parait

beaucoup. Si troupe ainsi que le capitaine
lieutenant étaient soigneusement camouflés
avec des haies artificielles.

Le pauvre village d'Hamonville avait
beaucoup souffert de la bataille, l'induit
d'ailleurs encore à ce moment qu'à environ
5 km des lignes, il y avait sur la
bonne moitié des maisons se brûlées ou
pulvérisées par les obus. J'installai mon
lieutenant tout bien que mal chez le
maire - dans une chambre qu'il partagea
avec un officier de chasseurs - moi, je
trouvai un logement dans une grange, avec
2 colons et Bigu, le cheval du capitaine
Litzinger. Il y pleuvait à peu près comme
d'habitude, heureusement que c'était l'été.

À peine quelques habitants restaient,
encore au frais et, tout récemment un diocèse
le préfet avait fait évacuer les derniers enfants
qui restaient en raison des gaz.

Une émission avait été faite par les
boches quelques jours avant notre arrivée
la par qui firent beaucoup de mal.

Je remarquai un jour en me prome-
nant dans le cimetière d'Aussanville
un grand nombre de tombes de soldats vic-
times de ces gaz. Mais c'était un
spectacle curieux que de voir ces tout
petits ossements hauts comme une botte avec
leur masque, en bandouillière.

Quand a nous on en avait chacun 2
et on ne devait les quitter sous aucun
prétexte même pour manger — la nuit
qu'il devait les avoir a sa portée sous peine
de suspension.

Un jour nous eûmes alerte.
Je venais de me lever — ~~quo~~ il était envi-
ron 4 heures du matin. Quand je ren-
contra dans la rue une sentinelle qui
donnait l'alarme dans le pahut, alors
je courus aussitôt ~~pour~~ trouver les copains
qui n'étaient pas lésés et je me mis à
crier : les gaz — eux (c'était les chasseurs)
ne furent pas beaucoup impressionnés car
ils y étaient habitués, mais il en était
pas de même pour moi — je me mis bien
 vite à essuyer mon masque — et comme
on le caressait dans ces moments là
est si vite que l'on portait en roussissant
et en temps normal — il fallut aussi que
je m'occupai de mettre le masque de mon
cheval — car a ce moment lui je
suivais le cheval du capitaine Litzing
la bride enroulée sous son ailette.

Enfin après une heure ou deux d'an-
xiété tout danger étant écarté l'alerte
fut finie.

Les coulis étaient mangés — et je
supposai que ces gaz qui nous traient
destinés furent retournés a leur expédition.

Nous ne fîmes jamais Bombardement
a Hamonville mais on voyait bien tou-
ter les obs dans environs ou l'ennemi sur-
passait des batteries — Je vis sauter les
dépôts de munitions une fois a Berncourt
et ça fit un beau boucan.

Pendant les 13 jours que j'eus le cheval
du capitaine a soigner je fis de char-
montes promenades — dans les environs
principalement du côté de la ferme de
Marignehanot, perdues sur la lisière de la
forêt de la grève — ou bien vers le camp-
bataillon d'infanterie qui avait pris du poids, le-
vant d'espérance ou l'on prenait de bons
bains — Je dessinais beaucoup — je fis
des portraits en nombre considérable
et entre temps je pus relever sur nature
les croquis très intéressants des ruines
de Hamonville, de Mandres — aux 4 coins
et de Berncourt — Ce dernier portatif
était particulièrement anéanti — et il n'y
avait pas grand chose à y séjourner longtemps
parce qu'il était refaire — il y avait
néanmoins encore quelques habitants
qui travaillaient la mitraille.

Mandres-aux-4-coin pointait au milieu
des ruines calcinées son admirable clo-
cher intact — et la chose paraissait
étonnante.

Je pus aller une fois en la Cour.
 Je la bas et j'avais que la route fût
 ainsi sans arrêt à aller et retour à Paris
 plutôt un peu longue — seulement
 je pus m'arranger pour faire une partie
 de la route par le chemin de fer écono-
 mique. Je courus à Châteaufort qui venait
 jusqu'à Montereau-en-Woivre et
 à rencontrer quelques camions complaisants
 en route.

Cout à court. on recut l'ordre de partir
 le lieutenant et moi, immédiatement pour
 rejoindre la 33^e Comp. qui cherchait à
 Buissoncourt — entre Nancy et Lunéville.
 Une voiture vint nous chercher, pour
 nous amener à Sebastopol où l'on coucha.
 On se couchait quand nous partîmes
 et à ce moment commençait une terrible
 bombardement sur les positions de Ram-
 boucourt et de Apremont. C'est le long
 de la route, nous nous retournions pour
 voir éclater les gros noirs.

Mais le lendemain quel ne fut pas
 mon désappointement en m'apercevant que
 j'avais oublié un sac. Le lieutenant
 dans sa chambre — On avait tellement
 pressé pour emballer les bagages
 que celui avait resté.

Alors il me fallut prendre mon chemin
 de lendemain et retourner le chercher a-
 vant que personne y touchât. Heureuse-
 ment j'arrivai à temps. Ce jour-là
 le bombardement continuait avec une
 grande intensité mais sur la droite vers
 Tilly et Montanville. Il y avait beaucoup
 nous et blancs formés par la poudre
 montaient dans le ciel.

De tout esprit le train jusqu'à Va-
 rangiville — St. Nicolas. En passant par
 Nancy — Arrivés à St. Nicolas. Je regar-
 dais stupéfaitement l'imposante basilique
 qui domine le bon bout toute la ville
 et si folle avec ses 2 tours couronnées
 de cornues, hautes de 86 mètres. Une voi-
 ture était la qui nous amena jusqu'à
 Buissoncourt — Mais la côte en par-
 tant de Varangiville est si dure, et si
 longue qu'il fallut monter à pied. Le
 maître ayant bien assez de la voiture.

On passa à travers les sondages de
 Varangiville et Haraucourt — ces sondages
 sont des mines de sel et consistent en des
 espèces de puits artésiens dissimulés dans
 les champs. On y puise par des machines
 électriques, tirent l'eau salée qui ira
 alimenter les usines de Dombasle,
 Meurthe et de Rosières-aux-Salines.
 Cette vallée de la Meurthe contient les mines
 de sel et le soude très importantes.

Je passai 1^{er} jour dans ce hâtelin la
très heureux, et j'engardai un charmant
souvenir. — Nous étions logés chez les
Dumignon. 3. très basses, je me couchai dans
l'étable entre un cheval et un âne.
Avec la permission du lieutenant j'allai
avec M^{me} Dumignon et ses 2 filles acheter
des hommes de terre. — Il faisait très
beau et les avions volaient. Quand ça
fombra d'ordres très fort et qu'en entendait
tomber les éclats autour de nous, on se
sauvait sous un petit pont dont le
dessus était à sec. — Il y avait dans ce
champ la saucisse et on la regardait
monter et descendre et ce qui nous amusa
fait beaucoup. — Je dessinai encore
de gentils croquis, notamment à Ha-
sancourt. — Partant en 1914, et sur les
champs de bataille, Remireville Cour-
beraine, Gellenneucourt.
Cereuil et Buissoncourt avaient de
jolis coins et un clocher très joli aussi.
A Buissoncourt. Je fis quelques portraits
de civils. — Sont les Lemoiselles, mes hôtes.
et une vieille bonne amie de mon officier.
M^{me} de Jor. — Pendant mon séjour au
je suis été visité par St. Nicolas de Cort et
M^{me} Nancy. — et j'étais en vélo. les
2 fois.

St. Nicolas. il n'y a rien à voir autre que
la grande basilique, superbe vestige du temps
frank, qui symbolise le grand patron de
la Lorraine, dont les chapelles contiennent les
précieuses reliques. — Cette ville qui autre
fois fut une grande et florissante cité est
plus aujourd'hui un quartier bourgeois de
15.000 habitants. — Varangeville et
St. Nicolas sont reliées par un pont de pierre
au dessus de la Meurthe paisible et lente.

Mon voyage à Nancy fut un le premier
beaucoup plus intéressant, et c'est avec
un grand plaisir que je m'installai vers
celle, grande et belle ville dont j'avais
seulement vaguement aperçue la silhouette en
passant, par le chemin de fer, et que
je sois, en fait. — On l'a surnommée
Nancy-la-croquette et cette appellation
est bien justifiée et piquante. — L'ancienne
capitale des ducs de Lorraine et du roi
Stanislas — et qui est, aujourd'hui
plus que jamais, avec le chef-lieu
du département, la Meurthe, notre
grande métropole. — Et l'est.
Pour aller de Buissoncourt, je passai
à Lenneucourt, beau château, et Edt-sur-
Meurthe, pittoresque et antique village
dont les vieilles maisons semblent se
démultiplier jalousement pour les bonquets
et les regards d'un joli lac qui baigne la

154

Meurthe. Près de l'église, j'ai une origina-
lité extrêmement curieuse on voit un monument
rappelant un combat de 1870, et une moi-
son, humble, et rustique, que l'on verrait si
peins si elle ne portait près d'une lucarne
une plaque de marbre, ou sont gravées, en
mots. D'après la tradition locale, c'est ici,
dans cette antique maison, qu'est né le
d'Ors, frère de Jeanne d'Ors en l'année
14... (1) après avoir été confirmée par les
documents historiques. Je passais la Meurthe
un peu plus loin, sur le pont Marrois, et j'ai
vu tout de suite à Souverville - j'ai vu
d'Isamberg et je dessinai en face de l'ancien
d'un l'autre rive, la Chapelle de Souverville
qui fut un célèbre monastère, et dont les im-
menses bâtiments, et surtout la figure, village
qui s'élève autour - puis ce fut, par-
telle - la - Malgrange - grand et beau
faubourg de Nancy, ou j'aimais, grand
des airiens et les hauts faubourgs, très
importantes. Entre la ville de Nancy
et il y a que la barrière de l'octroi
Je n'en ai qu'à la passer

- 155 -

XVI. - Nancy - -

Si on entre à Nancy par la route
de Jarville, on suit le Boulevard de Stras-
bourg, large et belle artère qui traverse la
ville entière, ombragée et bordée de belles
habitations - Bientôt l'on a à sa gauche
l'église de Bon-Secours - petite mais d'un
beau style - elle contient le tombeau de
Stanislas - un peu plus loin à droite
vous avez - l'église Saint-Pierre, beau
monument historique. Tout récent, précède
d'un parvis très élégant. - Quand vous
avez passé la porte X... qui est un
véritable arc de triomphe, la voie prend
le nom de rue Saint-Dizier, et c'est avec
les rues Saint-Jean et Saint-Jorge, les
plus animées et les plus belles de la ville,
et leur carrefour, ou elles se croisent, en
croix - constituant, ce qu'on appelle, à
Nancy, le fameux Point-Central, ou
l'affleurement est à toute heure énorme.
Ces rues, la - sont bordées, par les plus beaux
magasins, et les plus élégantes tavernes,
et l'harmonie est parfaite -
Que point central, si vous prenez la
rue de Jean à gauche, vous arrivez bientôt
sur la place Saint-Jean, où vous voyez
le monument commémoratif de l'Alsace-Lorraine

156
(Le Souvenir), pour Dubois - sur un joli
square - si vous parcourez le port au dessus
du chemin de fer vous serez dans le nouveau
Nancy - on l'on voit l'établissement
thermal et le parc Sainte Marie.

A droite de la place St Jean, on voit la
gare et une belle place par devant avec
dans son milieu la statue de M. Coligny.
Plus loin par la rue Stanislas, on arrive sous
la belle porte Stanislas - et enfin à la
celebre place de la Vierge qui, comme la
Concorde à Paris, Bellevue à Lyon est
l'orgueil de la ville de Nancy - et j'ai
constaté qu'elle est vraiment magni-
fique. - De formes légèrement rectangulaire
elle est bordée au sud par le hotel de ville
au levant par le theatre municipal, a
l'est par de belles maisons - particulieres et
enfin au sud par, 3 curieux pavillons
au beau milieu des quels s'ouvre la porte
aux herbes finies par l'Arc de triomphe.
Aux 2 coins, nord est et nord-ouest, sur-
gissent d'un massif de verdure 2 petites
fontaines en plombe apouties = celle de
Nepheus et celle d'Amphibite.

Et au milieu se dresse la statue de bronze
du grand roi Stanislas, bien pittoresque de
la Lorraine. Mais c'est qui fait surtout
la gloire de la cette place c'est les incom-
rables grilles en fer forgé du grand artiste
seigneur Jean Lamour qui l'ornent -

Si l'on franchit l'Arc de triomphe on dé-
couvre sur la place Carrière, belle prome-
nade ombragée qui aboutit à l'hémicycle
du palais du Gouvernement - ancien
palais des ducs de Lorraine - remarquable
par sa grande et petite porterie -
et en sortant de l'hémicycle, on peut
se laisser d'admirer. L'éblouissant joyau
d'architecture gothique qui s'offre à la vue
avec son imposant portail, sa flèche si
grace et si finement dentelée, haute de 87 mètres.
Les innombrables détails, toute cette colonnade
et savante structure et son beau transept
coiffe d'une superbe flèche en plombe.

Cette merveilleuse église est la basilique
de Saint-Epvre, de construction toute re-
cente mais néanmoins complètement
achevée - sur le parvis s'élève la statue
équestre du Duc René II. - et a quel-
ques mètres de là - en allant vers la première
vous apercevrez la porte de la Grappe, vieux
monument historique, floué par Louis phi-
lippe, et d'un ancien front-levis.

La première est un grand et beau parc
où l'on trouve de délicieuses ombrages -
de la place Stanislas, vous apercevrez
aussi dans la perspective, l'une rue, la
porte Sainte-Catherine, près des casernes Bix
... Vous accédez aussi par une courte rue
à l'angle sud-est - à la rue St Georges et
vous vous trouvez tout de suite devant
la cathédrale - à Nancy.

tout que Victor Hugo a qualifié l'un
 affreux monument caffi. Les 2 affreux
 poivrières pompadour. Les 2 tours hautes
 sont les terminaisons. Les 2 tours hautes
 de 80 mètres. Quant à moi je suis de
 l'avis de Victor Hugo. La cathédrale de
 Nancy est loin d'être belle, avec sa grande
 façade sombre, froide et nue, encadrée
 dans les maisons avoisinantes. Le
 style rococo ou pompadour est si loin du
 gothique. Comme fleurissent également
 à Nancy. Saint Léon et Saint Sébastien
 de la rue de la rue St Georges à l'entrée du
 faubourg de ce nom se dressent. La porte
 Saint Georges est superbe avec le triomphe
 sur deux files loin coulé. La Meurthe
 nonchalante et paisible, aux flots si clairs,
 jettent les incommensurables chemins. Sur
 le faubourg de St Georges, poussez sur ses bords.
 Vous pouvez encore voir le cours
 Léopold, belle promenade avec au centre
 le monument Carnot. Et non loin de
 la la porte Desilles. Encore un
 joli arc de triomphe, qui s'élevait
 si nombreux en cette ville privilégiée.
 Et l'art et qui compte parmi les
 plus belles et les plus florissantes
 de nos grandes villes

- XVII. - Au secteur de la Seille.

Vers les premiers jours d'octobre 1917
 Je partais, avec une dizaine de copains
 pour Bourmales - aux Chênes - à la
 3⁴ C^{me}. On fit 15 km. à pied - je passai
 à Roméfont, beau château, où dit-on
 naquit le général Pau. Puis à Velaine
 sous Amance, village particulièrement sale
 au fond d'un creux, traversa un peu
 de la forêt fameuse de Champenoux, s'en
 cha sur la grande route. À Nancy, à
 Sarreguemines entre Champenoux et la
 Neuvaclotte. Puis de là, on gagna à
 travers champs, parmi les touffes d'obus.
 la station de chemin de fer de Laitre-
 sous Amance. Après une port sous les
 mirabelliers, on traversa ce village, dont
 la pure et antique église romane porte
 les traces. À la mitraille, on se mit en
 devoir de grimper la fameuse cote d'Amance
 célèbre par la belle défense de Castelnaud
 en septembre 1914 et on se bécota la rive
 allemande sur Nancy.
 Tout en haut, on fit une pose.
 à l'entrée de ce pittoresque bourg, jûge
 au sommet droit de cette colline, comme
 sur un dos d'âne dont les ruelles étroites
 et sinueuses courent en des pentes abruptes

parmi un chaos, tels nûls de pyramides
bâties à l'allure féodale - Il s'en
vint à vers et on dut se réfugier dans une
maison en passant.

Puis on redescendit la pente nord, entre
les 2 sommets du petit et du grand mont.

Un immense fracas nous sautait tout à
coup à nos yeux - sur la vallée de la Seille
et sur les cotéaux de la Lorraine annexée
vers Sarrebourg et Château-Salins.

Cette vallée pourtant, d'aspect si paisible
était néanmoins en ligne de combat -
en même temps qu'elle était notre frontière
depuis 1871. On put voir visiblement à
2 ou 3 km. notre pays de Bouxière à flanc
de coteau - parmi d'un feuillage de grands
arbres - et sur 2 sections, jusqu'aux
Moulins et de Ecuelles - cette dernière a
peu près entièrement détruite. On arriva
à l'auberge de la fine aiguille, sur la
route de Moniménil et on se mit à grimper
les rues de Bouxière - de fus aux bien
cantonnes - et on trouvait assés ce qu'on
voulait, surtout à boire - il y avait près de
15 cafés - Bouxière n'avait qu'un quelques
maisons détruites mais l'église n'était plus
que débris - A Ecuelles le tableau était
navrant et de plus on était si près de la Boche
qu'on avait de lever 3 grandes boîtes
pour diriger les mouvements du village.
On fut en aussi le nombreux croquis
de pierres calcinées pour la plupart.

Je suis monté quelques fois sur les plateaux
de Amancey et de la Rochette et avec une
jumelle - j'ai pu examiner les pays limitant
et vers Château-Salins.

Sur ce 6^e lieutenant Trépoire partit en
renfort et j'entra comme volontaire chez le
capitaine Desgratoulle. Au début tout alla
bien - Il logeait sur la place de Chêne
chez une petite demoiselle Papelier, rentière
et me fallut lui faire un tableau que j'ai
par ailleurs - au Bois-Blanc - dans la
pittoresque forêt qui s'étend entre Culmont
et Moulins - A cette occasion il m'envoya
à Nancy sur ma demande acheter des fournitures
nécessaires et comme c'était après le
bombardement du 17 octobre je pus constater
les terribles dégâts que les gothas y firent
ce jour là - Au point central, rue St-Jacques
et St-Jean, ainsi qu'autour de la gare
tout était brisé ou déshabillé - une bombe
tomba tout près de la cathédrale, une autre
dans la gare.

Je songe encore à ces nuits, du 16, 17
et 18 octobre et jours suivants - où le sinistre non
pouvant s'arrêter les gothas, ne cessait qu'au-dessous
de Bouxière, tandis qu'un affreux bombardement
enflammait le ciel sur Nancy.

Je partis en permission le 2 novembre. Le
lot bas, et comme la Compagnie partait le 6
je retournai les rejoindre à Sebastopol, à ma
rentree de permission.

Je m'installai avec le capitaine dans un
des 3 pavillons, spéciaux aux officiers supérieurs
et j'en eus aussi son cheval à soigner : ce brave
Coco, qui n'était pas complaisant à cette
époque, mais que je réussis pourtant à amadouer
par la suite. Je dus le promener chaque jour
sur la route de Verdun, mais sans monter
dessus. L'hiver se passa monotone et ~~long~~ fut
aussi dur, aussi qu'onique un peu moins que
le précédent - et on était surtout mieux
abrité. Un jour un obus tomba au
beau milieu de la cour, entre la capote et un
bûcher - il se déclara pour bonheur
pour Noël, et pour l'an on organisa un beau
théâtre qui eut un succès fou
pour en faire tous les décrets - et pendant
3 jours j'ai turbiné comme un nègre.
J'en fus hautement récompensé par
le Commandant Philibert et le casernier.
Et on arrosa zélieusement la peinture le
soir du jour de l'an.

- 163 -
XVIII - Retour à Paquey.

Vers le milieu Janvier on retourna à
Paquey - les Américains s'étant installés
à notre place - et j'y fus bien installé, mon
patron fut logé chez M. Cognicville -
surtout et épicer - et moi. Je couchai sur
cannage - grande rue, rue de Longueau
rue Fontaine Bleue, et Grande rue, et
rue de la prison - Les propriétaires étaient
de très braves gens - et on fit de bonnes par-
ties de cartes, en digérant quelques bonnes
bouteilles de vieux gris - car - Paquey
est dans les Côtes de l'ouest et produit des
petits vins gris très réputés - tout est
vigneron dans ce pays-là - et
tout le monde y porte la hotte -
Un jour un cavalier dressa mon carreau
et je fus ensuite monter dessus - c'était
beaucoup plus intéressant et je fus fort
avec les autres, d'ampoules - le charmant les
méridiens - l'après midi on les montait
en patine au sommet du plateau, about
à l'entour les forts d'Esquerres ou
Anquilly - on bûche encore sur les chemins
stratégiques de la Côte Barine -
et il y eut à Paquey beaucoup de pas-
sages d'Américains - et dans les derniers
temps ce furent eux qui assurèrent toute

164

La police du secteur - et notamment la
maîtrise des airs - aussi on vit les
officiers beaucoup plus rares et nombreux
furent ceux qui perdirent la vie
mais malheureusement un jour -
famille Lusherry - l'as des as américain
fut abattu - a son tour dans un combat
malheureux au dessus de Toul -
mon voyage - je fus encore en croquis
quelques jours - Le val du Saint-du-pont
et le val - des - Nonnes - sont les charmantes
vallées, mais c'est fort - l'ouest de
dimanche j'allais - roder - autour de Toul sur
les bords du canal - et même jusqu'à
St Dizier - petite ville industrielle entre Toul
et Nancy sur Meuse - dans un joli site
et parti en permission en Meuse
et contrairement à ce que j'attendais je
retrouvai mon hôte en retraite.
Avec monotonie et tranquille accom-
pagné aussi jusqu'en juin - on ne peut
l'oublier et quel plaisir - laissait
derrière nous un bon souvenir du pays
et des habitants

165

XIX - Dans les Vosges

Ce fut se croire le 7 juin 1918 que l'on
quitta le bon village de Dagny - de Barine
On se mit en route vers les 3 heures le matin
et on commença la 1^{re} étape - je devais
presque toujours - amener mon cheval par la bride
avec la colonne qu'on me capitaine fut demeuré
Le jour commençait à rougir l'horizon der-
rière le Mont - St Michel quand nous passâmes
à Toul - et je donnais un dernier coup d'œil
à ces silhouettes si familières qu'on offrait quit-
ter définitivement - le St Michel et Barine
On contourna Toul par le chemin de ronde
et pendant un moment - on marcha sur
la plus délicieuse route que l'on puisse se
imaginer - C'est le Couchy - St Vincent
Le soleil montait dans la brume du matin
comme un globe de feu - et derrière la cime
des feuillages - à droite de la route - s'étendait
une grande plaine - relevée à quelques 2 km
par les falaises couvertes de vignes - et de blancs
villages - qui sont les côtes de Meuse - à
gauche - le canal de l'Est - cotait - la route
sous de épais ombrages - et à quelques pas
coulait parmi les grasses prairies - semées de
beaux arbres - la claire et large Moselle
avec flots limpides.

Malin qui qu'on arriva, à la Moselle cana-
liser, vers Biequeley. et qui se vis le barrage
et fut. l'apothéose. — J'ai seulement regrette
de ne pouvoir m'arrêter là pour, fixer, sur
mon carnet, le site — ces merveilleux tableaux
rien n'est si charmant comme ces eaux
rebennues et rebouffant en immenses gerbes
écumantes, formant des cailloux et des bords.

Les solides bords, on mettait dans cette écume
de grandes taches rouges, qui miroitaient.
Dans l'horizon vaporant, la Moselle
fuyait vers l'est — entre ses rives escarpées
et si pittoresques.

On fit une pose, on cassa la route et
on prit aussitôt à droite, une grande route
très longue et très droite. — c'est cette route la
qu'on appelle la voie romaine. — et qui est en
effet, un tronçon de l'antique route qui
menait au temple. De César à Lyon, à
Bordeaux, et à Metz. — On traverse le village
de Montrot dans une grande plaine, laissez
vous sur la droite et bientôt on aperçoit le
clocher de Bagnaux, émergeant derrière un
fil du terrain. — C'est là que nous devons
coucher la première nuit.

Arrivés près du pays — on s'arrêta à un carrefour
dans le coin d'une immense prairie. —
on fit le feu — d'autre part la soupe — c'était
la grande hôte — je fis manger mon cheval
à son aise — puis on entra dans Bagnaux
C'est là qu'on arriva un petit incident, arrivant

à Bagnaux je m'aperçus que j'avais oublié
mes couvertures sur le lieu de la halte je retournai
non aussitôt en vélo. et j'eus beau regarder
à la branche du saule, où je l'avais accroché
elles avaient disparu. — Les capitaines en avant
et il m'en donna une. — On s'installa à
Bagnaux tant bien que mal pour un jour
je couchai derrière mon cheval, avec les capotins
et on reprit le bon chemin le lendemain
matin. — Je faisais une grande chaleur pour
cette journée. — Je pourrais compter les commandants
Thiers nous — j'étais à mettre le capot — en
place de Kiki. — Après avoir laissé le village
d'Allain sur la gauche, on fit la pose au
jour à l'entrée de la petite ville de Colombey-
les-Belles. — que l'on traversa encore endormie
et silencieuse. Dans les environs il y avait
un immense camp américain à l'entrée
d'un bois admirablement bien installé.
On marcha longtemps sous bois et
tout à d'un coup la campagne reparut
après à gauche les hautes collines de
Lion et Vandœuvre, nous nous arrêtons
dans un champ, au carrefour d'une route
enroulée de l'Avancée où nous devions cou-
cher la nuit suivante.

Comme, à la dernière étape, je dessillai
et fis manger mon cheval, pendant que
les autres faisaient la soupe et le feu.
Comme c'était à mon capitaine d'aller recon-
naître les cantonnements, nous partîmes

par devant la colonne, afin de tout préserver.

S'arrêter est une grosse et riche tour gâchée, seigneuriale, en une rue presque unique et infirmable. J'eus le haut jusqu'au fond d'un ravin pour remonter ensuite, sur l'autre versant, moins abrupt. J'y vis beaucoup de riches habitations, des choses très antiques, et près d'une espèce de couvent, un beau calvaire. Parmi une magnifique ombrage. J'y ai vu aussi des fontaines très solides et nombreuses.

Nous nous rendîmes à la mairie à pied, près au centre du pays, et après assez de difficultés. Je pus installer les bagages du capitaine chez une vieille dame Bechaud. Et mon cheval, houp à coté, dans une immense écurie où je trouvai un petit lit de paille pour y coucher.

On repartit le lendemain à trois heures pour la dernière étape. Cette étape fut une des plus joies, car sortit de Dornier on s'engagea pendant longtemps dans l'immense forêt de Saint-Denis. On nous fîmes bien à l'ombre. La route était assez accidentée, et à chaque descente je devais tenir soigneusement le cheval par la bride si le capitaine était dessus. Tout à coup, après avoir dégringolé la pente abrupte d'un chemin rocailleux on déboucha dans le si pittoresque village

de Crommont-Saint-André, situé au fond d'un vey profond, qui entourent de toute part des hauteurs boisées, et où surgissent éparpillées et la 3 blanches maisons parmi ce paysage sombre. On traversa le pays les gens sortirent pour nous voir passer et on y mit après une courte pose à reprendre une autre route pour redescendre ensuite vers la. sur un indicateur qui nous indiquait d'entrer dans les Vosges. Une grande plaine s'étendait devant nous en direction du sud et au fond de cette plaine un village aux toits plats sans clocher - ce village était Soncourt. On y rencontra un héraut avec ses soldats du 54^e. De Soncourt à km. est une route toute droite, vers le promontoire nous séparait de Plumerai, notre lieu de destination. dont la silhouette apparaît tout à coup au sortir de Soncourt. Parallele à celle de ces dernier patelin, seulement cette fois dominée par un petit clocheron qui sert d'un abri pour la cloche, et la mairie par un massif d'arbres cachant le château, et enfin par la silhouette de 2 hautes collines sur la gauche - la Butte Bouleau, et la Cote de la Dophe.

Arrivé à Plumerai on commença aussitôt à chercher nos logements, pendant que le reste du bataillon avec le commandant plant.

a Maconcourt. Mon father fut logé
au château chez M^{lle} Rabin. dans une
chambre somptueuse. - mais qui me donna
beaucoup a faire. - La popote y fut installée
aussi. et moi je couchai sur un grenier
juste au dessus de la salle a manger.
Il y avoit une quinzaine de liberté. sans compter
le porteur. a cheval chaque jour a droite
ou a gauche - car mon capitaine. se
bien marié. au paravant. fut un
despote absolu. Les habitants du
château en particulier la propriétaire fu-
rent très aimables. et très genereux pour
nous - comme d'ailleurs en general tous
les gens du pays que je pus connaître.
pendant le court temps que nous y res-
tâmes. - Je me souviens qu'un jour
je dus aller avec le bataillon a la grande
manœuvre de groupe. pour y tenir le cheval
d'assaut. et marcher etc. et m'y suis
bien mouillé ensuite mais ce fut néanmoins
un joli voyage. C'était sur la côte 491.
a Vandeville - on passa pour y aller
a Vichery et a Epamont. - Lassus. - et ce fut
qu'une succession d'îlots montés et descendus
plus ou moins rapides et longues.
pendant que les poilus firent la
petite guerre sous l'œil du colonel. pendant
que j'étais parti de la journée moi. j'ai regardé
le beau panorama qu'on découvre
de la haut.

taille dans le bois

Au dessous de la route. ou on avoit pris nos
chevaux. a l'autre. le village de Picocourt
surpassait a une grande profondeur
et presque perpendiculaire. plus loin était
Crimonviller. et plus loin a flanc de
colline. une série de hauteurs se succédant
et aboutissant au point. la fameuse montagne
de Sion. ou l'on voit pointée la haute
tour. de son sommet portant la vierge
monumentale. - L'armée nous citait.
une étendue de forêt. ondulant sur les
mouvements. violents. de ce terrain comme
une mer de verdure. très mouvementée.
et on y glissait. la route qui descend
de la côte 491 a Vandeville.
Quand l'exercice fut fini. les hommes firent la
soupe. moi je mangeais avec les officiers.
sur des rochers qui servaient de table. et on bon-
trouva beaucoup de poisses pour dessert.
Après on vint. a Fleury.
Je allais quelquefois aider dans les foins
de vieux gens du pays nommés Mariotte
ou arroser les champs dans le jardin du
château. avec quelques copains. - on chât
d'ailleurs bien récompensé.
Je suis allé plusieurs fois a Vichery qui
est un village très intéressant pour les
antiquaires. - Il fut jadis un bourg très
florissant. où l'on a vu. ce que je vis dans un
lun du pays Dagobert. et qui fut peut être ce qu'on

appelé aujourd'hui les ruines du château.
L'église, semblable à une forteresse, est
très curieuse. L'abside du plus pur roman.
remonte selon la tradition à plusieurs siècles
avant J. C. - la mairie, les halles
ainsi que 2 beaux pavillons historiques
à chaque côté de la place. Les halles sont
très curieuses. C'est aujourd'hui un
simple village de 300 habitants, mais qui
est néanmoins le centre du commerce de la
région.

Trois semaines après s'est achève
le 1^{er} juillet 1918, on quittait Plouezgan
pour aller à Raminville 5 km. plus loin
à Anduze qui y commandait & installait
à l'ouest. J'ai mis mon entrepôt à cheval sur
Coco car le capitaine lui avait préféré venir
à Raminville la route descend presque
continuellement, et - il ne s'y fait guère.
On s'installe au centre du village
chez M^{lle} Rollin, c'est à dire à cheval et le
capitaine moi. on me fit coucher. chez
M^{lle} Deroit puis quelques jours après chez
M^{lle} Charpentier jusqu'à ce que M^{lle} Rollin
eut la complaisance. Je m'offris un lit
dans une chambre comme c'est la mode
dans le pays où je fus très bien. et seul
dans une grande cuisine avec une
grande armoire pour ranger mes affaires.

Ces gens-là furent d'ailleurs en toute
circonspection très bons pour moi. et, j'en
garderai toujours un excellent souvenir.
On fit de longues causeries les soirs. J'étais
sur un banc devant la grille avec M^{lle}
M^{lle} et M^{lle} femme Rollin, et un chauffeur
du secteur postal - un homme charmant
aussi - qui dans le cas d'ait marchand
de vin à Charlis, près d'Auscure
plus tard. quand virent les premiers troupes
on fit la cuisine & la cuisine. et quand
il n'y eut plus à faire venir on se
fit dans la (pielle) comme on dit ici
c'est à dire une chagrine. on s'y a un grand
pielle de faïence. J'y passai enrobé à peu
près chaque soir à l'heure actuelle.
Je y a 10 heures - où l'on va se coucher
et cela jusqu'à ce que j'arriverai d'ici
et j'arriverai en pleine nuit à Orléans
et ça me rentre. J'eus d'heureux surprises
à trouver le capitaine Desgratoul.
Parti. On me mit sur pied à la poste
les officiers et ordonnances. Je suis très
satisfait en même temps. Cela dura quelque
temps puis quand il furent partis je
me fus plus que sur pied. - On quelques se-
maines je fis dans le logement les premiers
jours, j'aurais voulu aller à la Welden
pour le charmant garçon, et peu
difficile.

C'est à Rainville ¹⁷⁴ le 11 novembre 1919
que j'ai appris la heureuse nouvelle de la signature de l'armistice - la joie fut calmée dans ces petits pays si tranquilles - mais on eut néanmoins de beaux feux d'artifices le soir à 8 heures et les cloches sonnèrent à toute volée pendant 24 heures - C'est d'ailleurs un jour dont on se souviendra longtemps.
A part mon travail habituel et uni-forme de chaque jour - je n'ai rien à signaler sur mon séjour à Rainville.
Voilà plus de 8 mois que j'y suis - et je continue maintenant et dans comme si j'y avais toujours été.
Je pourrai citer plus tard ce Rainville comme une de mes (villes de garnison) où j'ai fait le plus long séjour - ville de 336 habitants - perchée dans le bled, au creux d'une vallée qui domine la belle Boulaie la côte de Polley et la Montagne Saint-Jean, et qui baigne la vraie petite rivière, qui se jette au fair va se perdre dans la Meuse à Domrémy - ville qui possède presque autant de maisons que d'habitants sans commerçants et sans bourgeois mais où tout le monde est riche - la gare est à 8 km et la poste à 5 km à 20 km de Neufchâteau et à 22 km de Mirecourt - et voilà le tableau de ma dernière garnison.

- 175 -
Maintenant c'est fini - après 51 mois de service pendant la guerre - j'ai été démobilisé le 26 mars 1919.
J'ai encore quelques jours à faire et j'attends avec calme mon départ pour Montreux-Vieux (Alsace), centre de groupement et de la pour mon dépôt de mobilisation qui sera je crois Clermont - Germain ou Robur.
Je continue donc ce journal - où j'ai vu par la suite mes principaux souvenirs tout ici - chez M^{me} Veuve Grandjean - en Suisse - en Alsace - j'y suis - aide-mémoire.

A Rainville (Vosges)

Janvier - mars 1919.

D. P. Beau

Lapalisse a Lyon par train

Lapalisse

Gr. Feuilles

St. Martin

La. Beauchamp

St. Germain

* Reconne

St. Coteau

St. Hospital

Régny

* St. Victor - Cizy

* Amphéneux

* Gargare

* Pontcharra

* St. Roman

* St. Aubresle

* Lozanne

Chazay

Les Chiers
 * St. Germain - M^e d'Or
 Villevert.
 Chonges au Mont d'Or
 Guzy au mont d'Or
 St. Lambert - Lile - barle

Lyon - Vaise

Lyon a la Valbonne

* Lyon - Perrache

* Lyon - Brotteaux

* Lyon - Saint - Clair

Billiers

Néron

Minibel.

St. Maurice
 Bessnot
 La Boisse
 Montluc
 La Valbonne

Lyon aux Islettes (Meuse)

Lyon - Vaise

* St. Germain - M^e d'Or
 Guisicourt - Crévieux
 Anse

* Villefranche / Saône

St. Georges

* Belleville / Saône

Romaneche.

Fontavaux

Crêches - / Saône

* Mâcon

Sénizon

* Pont de Vaux

Achézy

* Courmies

Tournay - le Grand

Varenne le Grand

* Châlon - / Saône

Fontaine

Lully.

* Chagny

Meursault.

* Beaune

Brigny

Corcolin

Nuit - St. Georges

Vougeot

Georgy - Chamberton.

* Dijon

Plombières

Velay

Lantenay

Malain

Blaisy - bas

Verrey
 Genissay
 Dargy
 * Les Saumes - Alisia
 Montbard
 Cizy
 * Nuis-sous-Ravieres
 Jully
 Gennevray
 Laigues
 Marcenay
 Poincon
 Cilly
 St. Colombes
 * Châtillon / Seins
 Briey / ouve
 Courban
 Vauxhautes
 Lathrey
 Château-Villain
 * Bricou
 Villiers-le-sec
 * Chaumont
 Trenchy
 * Bologne
 Vaucourt
 Vignory
 Troncles
 Guémont
 Donges
 Thonville

* Joimville
 Turlet
 Chivillon
 Bayard
 Cuvill
 Anceville
 * Saint-Dizier
 Chacenay
 Tommelommes
 Robert-Espagne
 Mugneville
 * Reviigny
 Tommeville
 Giry - en. Argonne
 Vint Dampierre
 Villers
 * Saints - Menchoulot
 Les Tillettes

Bar-le-Duc a Paris - (Chapelle)

* Bar-le-Duc

Fains
 Mussey
 * Révigny
 Sermay - les Bains
 Bagny
 * Blesmes
 * Vitry - le Francois

Lizy / Marne
 Lizy
 Vitry-la-Ville
 Maury
 Colfus

* Châlons - / Marne

Matouques
 Jalons - les Bains
 Athis

* Ciry
 * Chermay

Damery
 Port-a-Buisson
 Croissy
 * Dormans
 Aresmes
 * Mézy

* Chateau-Cierry

Chazy / Marne
 Nogent
 Nantouillet

* La Ferté sous-Jouarre

Changis
 * Enlport
 * Meaux

* Eddy
 Laizy
 Vaires - Corey
 Chelles - Gournay
 Gagny
 Le Raincy

* Bondy
 * Noisy-le-sec

Pantin
 Est - ceinture
 Nord - ceinture

* Paris - la Chapelle

Paris a Dompiere - sept - Tous.

* Paris (gare St. Lyon)

- * Bezeu - cantine
- Charenton
- Maison Alfort
- * Villeneuve - triage
- Draveil
- * Juvisy
- Ris - orangeis.
- Evry
- * Corbeil - Essonne
- Moulines - Galmot.
- Mermeil
- Mallancourt
- La Ferté - Allais
- Boutigny
- * Malesherbes
- Buno
- Boigneville
- * Malesherbes
- La Brosse
- Briare / Essonne
- Triseaux
- Beaumont
- * Auxey
- Evry
- Migneries
- * Montargis

- Solterre
- * Nogent / Vermisson
- Les Choux - Boismorand
- * Cien

- Briare
- Chatillon / Loire
- Bonny
- Neuvy / Loire
- Nyennes

- * Cosne
- tray - saunier
- Pouilly / Loire
- Neuvy
- La Charité
- Evroux
- Pouques - les eaux
- Tourchambault
- * Nevers

- * Lameize
- Mays
- St. Pierre - le Moutier
- Chantenay
- Villeneuve
- * Moulins

Montargis Etrel. Dompiere.

Dompiere a Lozanne (Rhône)

- Dompiere.
- Dun
- * Gilly
- St. Etienne
- * Digoin
- Paray - le Monial
- Lyons - les Charolles
- St. Julien - Charolles
- Dyo
- * La Clayette
- Charignat
- Mussy - / Dun
- Charfolles
- Belleverche

- Pozle
- Charvolles
- St. Julien d'Azergues
- Amus / Azergues
- Grandis
- Saint - Just.
- Chamblat
- Germond.
- St. Laurent d'Angt
- * Le Bois d'Angt
- Chusy
- Chatillon / Azergues
- * Lozanne

Roanne a Lyon par St. Etienne

- * Roanne
- St. Etienne
- St. Cyr de Savines
- Vendragues
- Saint - Jodard
- * Basbigny
- Feurs.
- * Montrond - les Bains
- Saint Galmier

- * Bouthéon
- St. Just / Loire
- La Guilleulise
- Villars
- St. Etienne Perran
- Saint - Etienne -
- Charolles
- Gerrenière
- Saint - Chamond

- * Grand-Roix
- Lorette
- Roive de Gier
- Couzon
- Grèze
- Saint-Romain en Gier
- * Givors
- * Givors-canal
- La Tallon

Griquy
La tour de Millery
Vergisson
Sellottes
Spigny
Pierre Benite
Oullins

Lyon-Perrache

Chalon / Saône a Tournell-la-Grande
 (Bugey)

* Chalon / Saône

- Lamnay
- Gorgy
- * Alcey
- Ceyelles
- Chaves
- * Curry
- Pagny
- Changy
- * Saint-Jean de Losne
- Brassy en Plaine
- Gizery
- Longecourt
- Blon
- Orge

* Dijon - ville

- Dijon-ports-neuve
- Bouffy
- Breigny
- S^t Julien Clerey
- Gemaux
- * S^t - sur - Colbe
- Seloncy
- Oxey
- Vaux-sous-Aubigny
- Protay
- Villégusien
- Beuilly - Cotton
- * Calmont-Chalindrey
- Chaudeney
- Coloy

- * Indilly
- Arrecourt
- Meuse-Montigny
- * Merrey
- Bzuwannes
- Levicourt
- Hacourt
- Bourmont
- Goncourt
- Haricville
- Bazoches s/Meuse

* Neufchâteau

- Ceyilleux - Villars
- Landaville
- Aulnois
- Chatenois
- Gironcourt
- Cours - Boudricourt
- * Mircourt
- Poumey
- * Trenelle - la Grande

Trenelle-la-Grande a Coul (par Nancy)

- * Trenelle-la-Grande
- Bouzanville
- Diorville
- Saint-Firmin
- Pray-sous-Vaudemont
- Treilles S^t Georges
- Vizelise
- Egantonville
- Clerey
- Leintrey
- Pulligny
- Tremville
- Beuilly
- Bainville s/Madon
- * Pont-Saint-Vincent

Nouvelles Maisons

- Mexim
- Ludres
- Houdemont
- * Jarville-la-Malgrange
- * Nancy
- * Champigneulle
- * Trouard
- Livardun
- Fontenoy s/Moselle
- * Coul

184
Trouard a Bellwills / Moselle

* Trouard
Pompuy

Marbach
Bellwills

Nancy a Dijon (par Epinal)

* Nancy

* Jarville la Malgrange
La Neuveville - devant Nancy

Varangiville

Dombasle s/ Meurthe

Rosières aux Salines

* Blainvillers s/ Peau

Cinvaux

Bayon

* Charmes s/ Moselle

Vincery

Châtel - Nominy

Isny

Châlon - les Vosges

* Epinal

Dornoy

Portigney

Chapelle aux Bois

Bains - les Bains

* Gillivilliers

Saint-Loup

Conflans

Mursney

Faverny

* Port d'Atelier

Port s/ Saine

Gratigny

* Vaise

* Vesoul

Mont le Verrier

Raze

Noidaux

Presnes

Yacellant

Igneux

Lavoys

Autay

Verru

Beaufeux

* Gray

Harville

Châtenoy

Champagny

Dijilly

Wintzen

Marbois

Essertenne

Colmar

Fontenay s/ Saine

Lamarche

Althie

Villers - les Fots

Colonges

Genli

Maximuy

Neuilly s/ Dijon

* Dijon ville

Coul a Bar - l - Due

* Coul

Sous

* Pagny s/ Meun

* Porey

* Commercy

* Lironville

Ernicourt

* Nançois

Longeville

* Bar - l - Due

Neufchâteau a Pagny s/ Meun

* Neufchâteau

Guecy

Fontenay

Lamarche

Maney s/ Vain

Vaqueville

S. Germain

* Pagny s/ Meun

Condrecourt a Porey

* Condrecourt

Monvages

Lamarche

* Porey

Voist

Saint - Martin

* Porey

St Coul a Montargis, par Chaumont,

- * ~~Hay~~ * Coul
 Choley
 Longermain
 Charmes-la Côte
 Blinod-le-Coul
 Bulligny
 Bagnaux
 * Barisey-la-Côte
 Rimerot
 Ruffres
 Loups
 * Neufchâteau
 Liffol-le-Grand
 Frey-sous-la-Boche
 Saint-Blin
 Manvis
 * Rimeaucourt
 Angélot
 Chantreville
 * Bologne
 Jonchery
 Chaumont
 Villiers-le-sec
 * Bricon
 Marainville
 Clairvaux
 Bayel

- * Bar-s-Oube
 Arnouval
 * Jossains
 Vauchon
 Vendevres
 La Villeneuve
 Montieramey
 Laigny
 Montatulin
 Rouilly-1/2-Saint
 * Lorcy
 Lorcy-Préze
 Corvillers
 Messons
 Ponvaumes
 Estissac
 Ayr-en-Othe
 Saint-Benoît
 Aulainville
 Bagnaux
 Villeneuve-l'Archevêque
 Tigny
 Cigny
 Pont-à-Panne
 Chail
 Malay-le-Petit
 Saint-Lavrin

Sens - et
 * Sens - Lyon

Subigny
 Egreville
 Verny
 Lavigny
 Courtenay

- * Chuelles
 * Origères
 Château Renard
 St Germain-le-Prie
 Arnilly
 La Chaussée
 * Montargis

Saint-Dizier a Jossains (Aube)

- Saint-Dizier
 Humbécourt
 * Eloron
 Allchamps
 Voilecourt
 * Montier-en-Der
 Longeville

- * Valentigney
 * Brienne-le-Château
 Brienne-la-Ville
 Dieuville
 Yminville
 * Jossains

St Joigny a Nancvies - le Petit.

- * Joigny
 Joigny
 Thonance
 Soulaincourt
 Fontaine
 Ligniville
 Chassnay
 * Gondrecourt

- Aboudelaucourt
 Domanes aux couds
 Lagniville
 Breverey
 Mendoncourt
 Ligny-en-Barron
 * Nancvies-le-Petit

188
S. Neufchâteau a Gondrecourt

* Neufchâteau
Toulécourt
Dionne Mithuaise

Grand
Jainville aux Forges
* Gondrecourt

S. Vitry-l-François a Valentigney

* Vitry-l-François
Blaisy-l'Arzillière
Arzillière
Gizny

Chassevint
Chavanges
Villeret
* Valentigney

S. Crotoy a Cosne (par Auxerre)

* Crotoy
Opevianges
Saint Léger
Bosilly
St Jean-l-Bonneval
Jeygny
Chamoy
Auvion
Croy
Courtaout
Meuvy
Saint-Pierre-ville
* Saint-Pierre-ville
Gremmon
* Laroche

Bormant
Chemilly
Morieton
* Auxerre
Aussy
Champs
Vincelles
* Ravant
Prigillert
Mailly-la-ville
Châtillon-voir
Lucy-l'Yonne
Coyllanges-l'Yonne
* Jussy
* Clamecy

189

Boulot
Billy-l'Yonne
Céans
Entrains-l'Yonne
Ciz
Perry

Dorcy
Lully-la-Tour
Saint-Quentin
Saint-Martin
* Cosne

S. Nevers a Chagny

* Nevers
Saint-Étienne
Beaumont
Dorcy
Decize
Yonneville
* Ceruy-la-Tour
Tours
Romilly
Aisy
Luzay
Milly
St-Denis-l'Arroux
* Chagny-l'Arroux

Nevers
Broye
St-Euphémie-l-Marmagne
Marmagne-sous-Creusot
* Le Creusot
* Montchanin
St-Julien-les-Émines
Perreuil
Saint-Benois
St-Léger-l'Arroux
Dennevy
Chelly-l-Marançon
Saint-Nicolas-lès-Bains
* Chagny

S. Epinal a Mirwart

* Epinal
* Garnicourt
Lommecourt
Dompaire

Rocourt
* Hognon-Mathaincourt
* Mirwart

1. Dillwilliers a Montreux-Vieux (Alsace)

* Dillwilliers

Colmar

Fontaine les Luxeuil

* Luxeuil - les Bains

Étern - Travers

* Lure

Étombier

Creveney

Genesvillie

Boychamps

Champagney

* Bas Evette

* Belfort

Chèvremont

Petit Orvaux

Montreux-vieux